



Roman québécois Page D 3  
Essais Page D 4  
Philosophie Page D 5  
Gilles Marcotte Page D 6  
Le feuilleton Page D 9  
Le Mois de la photo Page D 10



# LIVRES

## Récit de l'an 2000

Journaliste et écrivain né à Hai-phong en 1934, Bui Ngoc Tana a été emprisonné de 1968 à 1973, sans procès. De 1973 à 1993, il est tombé sous le coup d'une défense d'écrire ou de publier. Par décret du ministère de la Culture, le 16 mars 2000, son livre, intitulé *Récit de l'an 2000*, jugé «dangereux, réactionnaire et diffamatoire», fut saisi et détruit. Grâce à Internet, un exemplaire de *Récit de l'an 2000* a pu être diffusé hors du Vietnam. Fondé sur l'expérience, ce livre, dont on lira maintenant un extrait, décrit la vie carcérale vietnamienne.

BUI NGOC TAN

Tuan marchait sur le trottoir. Il cherchait une adresse, celle d'un ami. Un ami qui le comprenait mieux que quiconque en ce monde. C'était Phuong, Nguyen Vu Phuong, le rédacteur d'un magazine cinématographique.

La ruelle étroite conduisait à des maisons, au fond. Tuan s'arrêta au seuil de la porte.

Mais c'est Tuan?, s'exclamèrent les parents de Phuong, qui le regardaient de la tête aux pieds puis le serraient dans leurs bras. Depuis quand es-tu libéré? Tuan! Mon Dieu! est-ce vrai que tu es sorti de prison?

— On vient de me libérer ce matin. Je viens juste d'arriver.

Tuan cherchait des yeux celui pour lequel il était venu. Les parents de Phuong comprenaient, mais ne disaient rien. Tuan ne pouvait plus se taire.

— Phuong est-il allé chez des amis? La réponse tomba, brutale: Il a été arrêté. La mère de Phuong éclata en sanglots, incapable de se retenir plus longtemps.

En prison, Tuan imaginait un scénario tout à fait différent. D'habitude, dans les prisons, les détenus laissent aller leur imagination pour oublier la réalité et lutter contre la déprime. Par exemple, ils se demandent: «Quel est le meilleur moment pour arriver chez toi, le jour où tu es libéré?»

La plupart pensent que le meilleur moment est la soirée. Te tenir derrière la porte pour regarder à l'intérieur de ta maison, voir tes parents ou ta femme en train de vaquer à leurs activités habituelles. Ceci, pour avoir une idée de ce qui se passe chez toi pendant ton absence, pendant que tu es en prison...

Tuan se souviendra toujours du repas que la mère de Phuong lui a offert lors de sa visite. Une soupe aux nouilles bien chaude. Avec des liserons d'eau verts et tendres. Et aussi du tofu grillé, du piment en poudre. Une soupe très chaude. Trop chaude. Il n'était plus habitué à manger des repas chauds, car en prison, tous les aliments étaient froids, trop froids. On était parfois parcouru d'un frisson après les avoir avalés. Il soufflait sur la soupe et mangeait bruyamment. Il y avait de la graisse liquide dans la soupe. De la graisse de porc, non des produits artificiels. La soupe chaude faisait couler son nez, et aussi la sueur sur son corps, comme s'il était enrhumé. La mère de Phuong le regardait manger, puis essuyait ses larmes avec un mouchoir. Elle lui dit: «Mange encore un peu plus. Il en reste seulement un petit peu.»

VOIR PAGE D 2: RÉCIT

## La parole baillonnée

### «Le silence, c'est la mort»

— Tahar Djaout

Ils ont voulu témoigner, dénoncer, critiquer, et on les a fait taire. Certains l'ont payé cher, jusqu'au prix de leur vie. D'autres, comme l'écrivain Salman Rushdie, condamné à mort par l'ayatollah Khomeiny, en Iran, pour avoir écrit *Les Versets sataniques*, roman jugé offensant pour l'islam, vivent encore en exil ou sous la menace. La parole, la liberté d'expression, est l'un des fondements de la démocratie. Et pourtant, sur des écrivains, des journalistes, des éditeurs du monde entier, la loi du silence pèse.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Salman Rushdie, qui vit à New York, a été le premier président du Parlement international des écrivains. L'organisme, basé en France a été fondé après l'assassinat du journaliste-romancier algérien Tahar Djaout, en 1993, est imputé aux fondamentalistes algériens mais les circonstances en demeurent obscures. Le Parlement vise à diffuser la parole et la défense des écrivains opprimés dans le monde. A l'heure actuelle, c'est l'Américain Russell Banks qui en assure la présidence.

Depuis l'an dernier, le Parlement international des écrivains publie une revue, intitulée *Autodafé* (Denoël, pour l'édition française), qui réunit des textes revendiquant la libre parole dans le monde entier. Le premier nu-

méro comptait notamment une entrevue avec le journaliste américain Muma Abu-Jamal, condamné à mort pour le meurtre d'un policier, pour lequel il se déclare innocent. On pouvait y lire le journal des déménagements de Bei Dao, un Chinois récemment exilé à Paris, ou encore une enquête sur l'amour en Russie par l'écrivaine russe Svetlana Alexievitch, expatriée en Toscane.

Cette parole, devenue accessible, est aussi, par exemple, celle de Gao Er Tai, de la Chine, avec *De l'obligation de sourire dans les camps de travail chinois*, ou de Latif Pedram, de l'Afghanistan, avec *La Bibliothèque en feu*.

L'Afghan Latif Pedram raconte comment le régime des talibans a brûlé, sous ses yeux, les 55 000 livres du centre culturel Hakim Nasser Khosrow Balkhi, à Poli Khomri, en 1998.

«L'intellectuel a le devoir d'être le témoin privilégié de son temps, mais j'aurais préféré ne jamais être le témoin du martyre de la spiritualité, de la culture et du livre par les agents de l'ignorance et de la sorcellerie», écrit-il dans *La Bibliothèque en feu*.

L'incident n'est pas unique. A Sarajevo, une bibliothèque rare, riche de plusieurs langues et cultures, a été mise à feu par les projectiles serbes au cours de la guerre des Balkans.

Et la voix d'*Autodafé*, c'est aussi celle de plusieurs écrivains et journalistes de Cuba, d'Iran, d'Albanie, dont le combat pour l'expression est permanent. Le deuxième numéro d'*Autodafé* sort d'ailleurs tout chaud des presses en France cette semaine.

Car la parole est multiple et, pour être vivante, elle doit être libre. Pour mieux la défendre, on peut aussi s'intéresser aux activités du P.E.N. Club de Montréal, qui célèbre cette année ses 75 ans.

VOIR PAGE D 2: PAROLE


«L'intellectuel a le devoir d'être le témoin privilégié de son temps»



Récipiendaire du Prix de la revue *Études françaises* 2001

ANDRÉ MAJOR  Le sourire d'Anton

Un adieu étonnant au roman

Université  de Montréal

LIVRES

RÉCIT

SUITE DE LA PAGE D 1

Il refusa: «Petite mère, j'en ai mangé assez, j'en ai mangé déjà beaucoup.»

Il n'oublierait jamais ce bol de soupe chaude. La soupe chaude et l'affection de cette famille pour lui. Toute la soirée, en discutant, les parents avaient essayé de comprendre, à travers l'expérience de Tuan, ce que Phuong devait maintenant supporter. Tuan le savait. Il comprenait qu'il devait éviter de donner encore plus de soucis aux parents de Phuong qui avaient déjà assez souffert. Il essayait de les rassurer mais il savait qu'il était seul à comprendre ce qui attendait Phuong. Il était seul à le savoir. Phuong lui-même, en ce moment, ne peut pas savoir ce qui va lui arriver. Tuan frissonne encore quand il se souvient du regard que lui avait jeté un certain prisonnier, le jour de son arrestation, alors qu'on l'emmenait en prison. Il était détenu au camp 76. Il ne connaissait pas ce camp, devenu, à ses yeux, une rangée de cachots entourés de murs et de barbelés électriques. Il n'y avait que lui et un autre prisonnier dans ce camp, chacun dans son cachot.

L'autre prisonnier était encore jeune, le visage pâle, couvert d'acné.

Une fois, lorsque le gardien-éducateur avait ouvert la porte de sa cellule pour lui permettre de vider son pot rempli d'excréments, il avait aperçu le jeune prisonnier dans la cour, en train d'arracher de l'herbe au soleil. Quel bonheur inespéré! Poliment, il s'était adressé au gardien-éducateur: «Monsieur, puis-je aller arracher de l'herbe?»

Le rééducateur était demeuré immobile, le regard absent. Mais lorsqu'il avait compris la requête

de Tuan, il avait éclaté et refermé bruyamment la porte de la cellule. Tuan avait reculé précipitamment pour éviter le battant de la porte, mais il avait perdu l'équilibre et était tombé à la renverse. Les excréments sur ses pieds. Le bruit du verrou. Il avait été puni pour avoir osé adresser une parole requête à un rééducateur, ce qui était inacceptable de la part d'un criminel dont l'enquête n'était pas complétée. [...]

Devant les parents de Phuong, Tuan pensait: en ce moment, Phuong est dans la situation où lui-même était, au camp 76, au tout début de son calvaire. Quand la fin viendrait-elle pour Phuong? [...] Il lui apparut en pensée.

De haute taille, de beaux yeux intelligents, le menton carré comme Maïakoski. Phuong lui sourit. Il peut même entendre le rire de Phuong et sa voix qui dit: «Tuan! J'arrive de la province de Hai Duong. J'ai visité une ferme où l'on élève les porcs pour la reproduction. J'ai vu un porc monter une truie en bois et répandre son sperme sur elle. Au fond, ce porc a beaucoup plus d'imagination que nous tous.»

Voilà comment parlait Phuong. Maniant l'humour, parfois méchant. La phrase servait à conclure une discussion sur l'imagination avec ses copains écrivains. L'imagination est indispensable à toute œuvre de création. Le groupe en était conscient, mais l'imagination demeurait leur point faible. Phuong était écrivain. Phuong écrivait beaucoup, et il était un bon écrivain. Mais il lui manquait d'avoir vécu. Avec plus d'expérience à son actif, il serait un meilleur écrivain.

[...] Ces jours, tendus et douloureux, devaient être les plus difficiles pour lui. Il devait réflé-

chir sans cesse aux moyens de faire face aux problèmes les plus inattendus, les plus illogiques. Il devait s'efforcer de s'adapter à une réalité intolérable: la perte de sa liberté. Comme tout autre détenu, Phuong devait compter les jours de détention. Il devait s'habituer à la vie de cachot, aux conditions de vie préhistoriques. Retour à l'âge de la pierre, où l'on vit dans la pénombre, avant la découverte du feu. Avec ses dents, il mord dans une baguette en bambou, cache le morceau de bambou avant de retourner les baguettes à la cuisine. Puis, il profite du moment de sortie prévu pour vider le pot de déchets et ramasse un tesson de vaisselle sur le sol, il le cache et s'en sert comme d'un couteau pour se fabriquer un cure-dent qui lui servira durant l'enquête. Pour un prisonnier politique, cela peut être long. Il en sera réduit à ronger les ongles de ses doigts et de ses orteils. Pour les doigts, ce n'est pas un problème. Parfois c'est même un passe-temps qui fait oublier le chagrin. Mais pour les orteils, il vaut mieux attendre après la toilette, quand les ongles sont mous et propres. On s'assied par terre, les jambes repliées. Des deux mains, on porte le pied à sa bouche en courbant la tête. L'ongle du gros orteil est plus facile à ronger, mais le petit orteil pose des difficultés, car on a beau tordre son corps, c'est presque impossible d'atteindre le cinquième orteil avec sa bouche. Cela fait plus d'un mois que Phuong est en prison, ce qui veut dire qu'il a dû ronger ses ongles au moins une fois déjà.

Pour Tuan, la première nuit passée hors de prison, au cœur de Hanoi, fut donc une nuit sans sommeil. Il était couché dans le lit de Phuong. Tout seul dans une pièce adjacente à la salle commune, près de la fontaine. Il avait l'impression que Phuong était présent dans la pièce. Il n'avait qu'à étendre le bras pour le toucher. [...]

Phuong, mon ami! Est-ce que tu dors en ce moment? Ton enquête a-t-elle commencé? Les interrogatoires visent à l'accuser de crimes et non à comprendre la vérité. Comment est celui qui l'interroge? Quel âge a-t-il? Quel est son nom? Est-il cultivé? Est-il instruit? Connaît-il un peu la littérature ou les arts? Est-il impartial? Méchant? Celui qui m'a interrogé s'appelait M. Lan. C'était un homme qui n'avait aucune connaissance du monde des arts et qui avait une idée fixe mais fautive de l'activité littéraire. M. Lan disait: «Tout le monde sait qu'écrire, c'est esquisser la vérité.» Quelle opinion simpliste, dangereuse et inconcevable.

Traduit par le Centre de démocratie pour le Vietnam/Montréal

PAROLE

La cause du P.E.N., c'était et c'est toujours la liberté d'expression

SUITE DE LA PAGE D 1

P.E.N., c'est pour «poets, essayists, novelists», et ces initiales désignent en premier lieu le P.E.N. Club de Londres, le premier à avoir vu le jour sous l'impulsion de grands écrivains, tels George Bernard Shaw et D. H. Lawrence, en 1921. Londres est depuis devenu le siège social du P.E.N. Club international. C'est là qu'on y tiendra la prochaine réunion qui devait avoir lieu en Macédoine ces jours-ci et qui fut annulée en raison de l'instabilité politique régnant dans cette région du monde.

Le P.E.N. Club international regroupe désormais 129 centres dans 90 pays. Plusieurs de ces centres sont composés d'écrivains en exil: c'est le cas, par exemple, des écrivains iraniens, qui se rencontrent à Londres, ou des écrivains cubains, en exil à Coral Gables, aux États-Unis, ou encore des écrivains chinois, en exil à New York.

Le P.E.N. Club est une organisation apolitique et non gouvernementale. Et si son vocabulaire est d'inspiration gauchiste, comme le reconnaît Emile Martel, président du P.E.N. Club du Canada, section française, sa seule allégeance est la liberté d'expression. Une clause de la charte prévoit simplement que «l'exercice de la liberté implique une restriction intentionnelle, les membres s'engagent à s'opposer aux démons de la presse libre que sont la publication mensongère, les falsifications délibérées et la distorsion des faits à des fins politiques ou personnelles».

Pour défendre sa cause, le P.E.N. envoie des lettres aux oppresseurs mais aussi à ceux qui les soutiennent et les croisent. Il se rend aussi parfois sur les lieux, en prison par exemple, pour rencontrer les écrivains et les journalistes. Ci-contre, on peut lire un texte de l'écrivain vietnamien Bui Ngoc Tan, extrait de Récit de l'an 2000, qui, parce qu'il évoque, entre autres, les conditions de détention dans une prison du Vietnam, a été saisi et détruit par les autorités mais dont quelques exemplaires ont pu circuler en Occident. Ce texte nous a été fourni par le P.E.N. Club, section Québec.

«On a rarement la conviction d'être efficaces», reconnaît Martel. Les victoires sont minimes. On se réjouit cependant qu'un journaliste cubain ait été libéré à la veille du congrès international du P.E.N., en 2000.

Le P.E.N. Club de Montréal a pour sa part vu le jour dans les salons de Westmount au cours des années 20, alors que la montée de l'intolérance, notamment celle du Ku Klux Klan, alertait les esprits de l'intelligentsia canadienne, sensibilisée à la cause de la liberté d'expression. Ce n'est que bien plus tard, dans les années 80, que le P.E.N. Club canadien s'est divisé en deux groupes, celui, anglophone, de Toronto, et celui, francophone, de Montréal.

La cause du P.E.N., c'était et c'est toujours la liberté d'expression. Une parole tenue pour acquise dans un Occident pour lequel elle demeure pourtant, jusqu'à nouvel ordre du moins, une valeur fondamentale. Pourtant, la liste des écrivains exécutés ou en prison, des livres détruits et interdits ou dont les conditions de publication ont été rendues impossibles, est longue.



Salman Rushdie

Le répertoire du comité des écrivains en prison du P.E.N. international, qui en donne la liste, compte 708 cas répertoriés en 2000. De ce nombre, dix-neuf écrivains ont été tués. Neuf autres ont aussi été tués, mais leurs situations font l'objet d'enquêtes. Sept ont disparu. Les centaines d'autres se répartissent entre les cas de kidnapping, de menaces de mort, de poursuites judiciaires et autres ennuis sérieux.

Si on les distribue par continent, on retrouve ainsi 115 cas répertoriés en Afrique et 71 cas sur l'ensemble du continent américain. En Amérique, donc, un cas est relevé au Canada (celui du journaliste Michel Auger, attaqué par les motards), et un seul aussi aux États-Unis: il s'agit de Mumia Abu-Jamal, un journaliste de la radio condamné à mort depuis 1982 pour le meurtre d'un policier à Philadelphie. La participation du journaliste au mouvement d'émancipation des Noirs américains, les Black Panthers, a été évoquée au cours de son procès et aurait joué dans sa condamnation. Un seul membre du jury était Noir dans une ville où 40 % de la population est de couleur.

Toujours dans le répertoire du P.E.N. international, 86 cas sont répertoriés pour l'an 2000 en Asie du Pacifique, 149 cas en Europe et 63 au Moyen-Orient.

Pour soutenir sa cause, la section québécoise du P.E.N. Club ouvre ses rangs non seulement aux écrivains mais aux journalistes et aux éditeurs.

Dimanche, le P.E.N. Club section Québec participera à une table ronde avec des représentants de Médecins sans frontières au pavillon Bonsecours du Vieux-Port de Montréal. Et Amnesty Internationale prévoit une séance de lecture de textes et de dédicaces à des auteurs emprisonnés, à l'occasion de l'ouverture du Salon du livre de Montréal, le 15 novembre prochain.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Dans les pièges de l'histoire

NAÏM KATTAN

Ce roman publié pour la première fois en 1988 est maintenant réédité avec de légères modifica-

tions. Albert Memmi, dont on connaît les essais et les romans, y décrit l'accession de son pays d'origine, la Tunisie, à l'indépendance. Le personnage central du récit est Armand Gozlan, Tunisien, juif, reconnu comme égyptologue, sa vie est bouleversée par une décision et une rencontre. Il décide d'abandonner ses recherches pour explorer un domaine qu'il ne connaît pas: le royaume de Gourara, en Afrique du Sud. La rencontre est celle d'une jeune femme qui a l'âge de sa fille. Une passion réciproque les unit.

Nous sommes au début des années 50. La Tunisie est un protectorat français. Un parti politique, le Néo-Destour, œuvre pour l'affranchissement du pays de la tutelle de la France. Il est dirigé par un avocat, Habib Bourguiba, un homme astucieux, décidé, qui, en plus de sa volonté et de son entêtement, possède un charisme et un véritable ascendant sur son peuple.

Albert Memmi décrit les moments décisifs de cette marche vers l'indépendance tout en traçant des portraits très vivants du chef nationaliste et de son vis-à-vis français, Pierre Mendès France, qui accorde l'autonomie à ce pays.

Gozlan participe au mouvement nationaliste en acceptant de faire partie du comité de rédaction d'un organe nationaliste: Le Patriote. Homme tranquille, plutôt neutre, absorbé par ses recherches histo-

riques, il est, malgré lui, entraîné dans l'un des deux camps en présence. Les Français de Tunisie lui reprochent sa trahison et la communauté juive n'approuve pas son engagement. Or ni les Français chrétiens ni les Arabes musulmans ne le considèrent comme l'un des leurs. Même si on tire parti de sa présence dans le camp nationaliste comme un représentant de sa communauté, il demeure marginal.

Sa femme, Allegra, passe ses après-midi à jouer au bridge, son fils rejette son autorité et sa fille se débat avec un encombrant embonpoint. Et voici que Carlotta fait irruption dans sa vie. Fille d'un officier français en poste en Algérie, elle le consulte pour une thèse qu'elle voudrait consacrer aux lampes de l'époque romaine en Tunisie. L'amour qui les unit transforme en profondeur leurs existences. Armand Gozlan renaît au monde. Lui, qui peu auparavant s'était enterré dans une vie familiale éteinte et cherchait dans l'oubli un lent ensevelissement, redécouvre la femme, la sexualité, en un mot, le bonheur. Or la réalité le rattrape. Il n'a ni la force ni l'audace de quitter le confort étouffant de sa famille, et c'est la route des mensonges et des cachotteries. L'amour finit par s'étioler car Carlotta veut tout, ses journées et ses nuits, et ne se contente pas d'heures vécues dans la clandestinité.

Le drame de cet homme, des deux femmes qui partagent sa vie, s'imbrique dans l'éclatement d'une société et la naissance d'un pays. Deux ans après avoir acquis l'autonomie de son pays, Bourguiba proclame en 1955 l'indépendance de la Tunisie. Les combattants, dont les membres du comité de rédaction du Patriote, obtiennent qu'un poste de ministre, qui celui d'ambassadeur alors que, juif, et en dépit des services rendus, Armand Gozlan se voit obligé de s'expatrier et de refaire sa vie en France.

Ce roman n'a pas vieilli. L'actualité, décrite au jour le jour, acquiert, sous la plume de Memmi, une valeur de chronique historique. L'intrigue amoureuse ne paraît pas surfaite, car elle n'est pas vécue en parallèle ou en dehors des événements. Elle met en lumière l'échec d'un homme qui est aussi celui d'une société.

LE PHARAON  
Albert Memmi  
Éditions du Félin  
Paris, 2001, 358 pages

Renaud-Bray  
Nos meilleures ventes  
du 12 au 18 septembre 2001

Table with 4 columns: Rank, Title, Author, and Publisher. Lists best-selling books like 'PUTAIN' by Nelly Arcan, 'L'ATTENTAT' by Michel Auger, etc.

Coup de cœur RB 1er semaine sur notre liste N.B.: Hors prescrits et scolaires Nombre de semaines depuis parution

Pour commander à distance: (514) 342-2815 www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

et AGMV Marquis IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

FRANÇOIS CHARRON  
L'Obsession du mal  
de Saint-Denys Garneau  
et la crise identitaire au Canada français

FRANÇOIS CHARRON  
L'OBSESSION DU MAL  
DE SAINT-DENYS GARNEAU  
ET LA CRISE IDENTITAIRE AU CANADA FRANÇAIS  
LES HERBES ROUGES / ESSAI



de Saint-Denys Garneau

Foisonnant et audacieux,  
un livre qui inaugure une  
réflexion stimulante à l'écart  
des orthodoxies actuelles.

LES HERBES ROUGES / ESSAI

Une nouvelle collection!  
Découvrez pourquoi  
et comment écrivent  
nos auteurs.

FRANÇOIS BARCELO  
ÉCRIRE  
EN TOUTE LIBERTÉ



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Le fastidieux destin d'Hermany Mésange

BENNY VIGNEAULT

Si la rentrée littéraire de l'automne constitue pour les éditeurs le moment choisi de publier les plus récents ouvrages de leurs auteurs maison — connus et attendus —, elle leur donne aussi l'occasion de lancer de nouvelles plumes. L'entreprise comporte une part de risques certaine. Car, compte tenu du déluge de titres et de la frénésie qui anime le milieu du livre, ils auront fort à faire pour attirer sur ces derniers l'attention qu'ils méritent et leur trouver des lecteurs. Lemeac éditeur n'y fait pas exception, qui lance *La Mue de l'hermaphrodite* de Karoline Georges, annoncé comme le premier roman de la génération techno. Lu avec toute la disponibilité qui s'impose, ce roman, malgré une facture singulière et audacieuse, s'avère bien décevant.

Un bref prologue nous expose d'abord la situation: une jeune femme est accusée devant jury par un juge qui l'exhorte de plaider ou non sa culpabilité. Désinvolte, cette dernière refuse de se plier au jeu de la Justice. Condamnée à la réclusion à perpétuité, elle fera plutôt le choix de participer à une expérience judiciaire. Puis, l'histoire se développe... 982 jours plus tard, internée — d'Internet? entendre prisonnière d'un réseau virtuel? —, la jeune

femme se voit allouer 97 minutes pour se justifier en direct sous le regard envahissant de millions de captateurs.

Pris à témoin au même titre que les autres captateurs à l'intérieur de la fiction, le lecteur découvre l'histoire délirante et tout à fait invraisemblable de Hermany, hermaphrodite née d'un donneur de sperme anonyme et d'une génitrice infertile et dépressive, obsédée par la procréation, qui sera rendue féconde par un traitement moléculo-chimique doublé d'une thérapie génique. Le résultat? À ses dires, un monstre contemporain, avec son aura lumineuse d'une blancheur immaculée, sa supralucidité, ses anomalies et ses qualités sensorielles exceptionnelles. Adoptée à 14 ans par Nay Mésange, la jeune fille, au bord de la désagrégation, va alors trouver sa voie: étudier la psychotropie (science qui se penche sur les substances qui agissent chimiquement sur le psychisme).

Dès lors, son aventure prend une tournure inattendue. Passionnée par les expériences illicites de son nouveau tuteur («*Nay, L'artiste, Le visionnaire, Le Pape...*»), Hermany va se lancer à corps et à esprit perdus dans la recherche et le développement de psychotropes, de philtres existentiels et autres produits aphrodisiaques, excitants ou hallucinants. Jusqu'à ce qu'elle fasse l'expérience de la Réalité, que sa conscience jaillisse et qu'elle prenne les grands moyens pour sublimer le sort de l'humanité.

De toute évidence, le lecteur n'entre pas dans *La Mue de l'hermaphrodite* avec l'horizon d'attentes des lecteurs de Jacques Poulin, de Michel Tremblay ou encore de Timothy Findley. S'il faut faire un parallèle, sinon du moins un rapprochement, avec une autre œuvre, il faut regarder plutôt du côté du *Tulipe* de Romain Gary, par exemple, roman peu connu et peu apprécié parmi les premiers de l'écrivain français, qui procure à peu de chose près un même sentiment de désordre et de fantaisie — l'ironie, la finesse et la portée sociale en moins.

En fait, caractérisé par une histoire débridée et par l'imaginaire qu'il déploie, proche du techno, des raves et des délires que ceux-ci convoquent, ce premier roman de Karoline Georges ne sera probablement compris et apprécié que par un public très restreint. Il piquera certainement la curiosité du lecteur ouvert à de nouvelles découvertes, mais parce qu'hermétique, il risque de le perdre avant la fin de la course. Le livre porte-t-il un regard décapant et dérangeant sur le début du XXI<sup>e</sup> siècle? A plus d'un point de vue, certainement. Mais quelle sera sa portée s'il ne se rend pas accessible?

LA MUE DE L'HERMAPHRODITE  
Karoline Georges  
Lemeac éditeur  
Montréal, 2001, 112 pages

# LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le cœur est aussi un aliment

Pendant qu'elle publiait des recueils de poèmes et des romans — *La love et Darling*, chez Lemeac —, Louise Desjardins écrivait également des nouvelles, parues plus discrètement, de loin en loin, dans des revues. Elle en reprend quelques-unes, modifiées, parmi des inédites, dans *Cœurs braisés*.

Poèmes, romans, nouvelles: les genres différent, et l'écriture avec eux. Mais certains propos — des thèmes, peut-être — persistent. Celui, par exemple, qui nomme un désir très charnel, une sexualité souvent explicite qui permettrait une libération du carcan des conventions. Comment prendre son envol, alors que le quotidien pèse de tout son poids? Autre voie d'évasion, paradoxale, qu'on remarque chez les personnages de femmes des deux romans de Desjardins: celle du sentimentalisme, qui s'appuyait essentiellement sur la culture populaire états-unienne, son cinéma et sa musique.

A première vue, on pourrait croire que *Cœurs braisés* nous entraîne dans une tout autre direction. L'illustration de la couverture montrant des couverts et les titres des nouvelles: «*Dinde farcie*», «*Civet de lapin*», «*Maquereau grillé*» pointent tous dans la même direction. On est prévenu, on le sait: il sera question ici, et tout au long de ces histoires, de nourriture. Sujet, *leitmotiv*, fil conducteur, elle sera là. Les personnages, c'est assuré, vont passer à table. Et le lecteur, lui, va lire la carte.

Chaque nouvelle a son mets privilégié, où se trouvent plus de plats de résistance que d'entrées ou de desserts. On doit donc s'attendre à un régime très carné, qui ira du cru au très cuit.

Ce n'est pas que les personnages de *Cœurs braisés* mangent beaucoup, ni avec grand plaisir. Il n'y en a pas, parmi eux, qui se prétendent gastronomes ou gourmets, ou fines gueules. Certains sont d'ailleurs bien plus portés sur l'horifique cigarette que sur la fine cuisine. La narratrice du recueil, Adèle, fumeuse elle-même, est journaliste, spécialisée, dit-elle, dans ce créneau très à la mode qu'est «l'art de vivre». Au fil des nouvelles, elle va bien chipoter sur le ratage de certains plats, sur des recettes parfois peu orthodoxes, mais sans attitude de technicienne.

La nourriture, dans le recueil de Desjardins, a d'abord une fonction qu'on lui reconnaît partout: celle de la convivialité. Elle sera occasion ou prétexte, qui permet à des voisins de se fréquenter, à des amants qui s'étaient perdus de vue de renouer, ou à un couple sur le déclin de retrouver un peu de vigueur. Le résultat, lui, n'est pas garanti.

Dis-moi ce que tu manges et je te dirai... Ces mets que les personnages préparent ou se font servir sont par ailleurs des révélateurs d'une part de leur intimité, et de goûts qui leur sont trop particuliers pour donner lieu à un partage. Révélation, ouverture souhaitée à l'autre, chaque plat — chaque histoire — trahit également un chacun-pour-soi, une bizarrerie, une solitude difficile à rompre.

La cuisine, centrale dans ces nouvelles, dévoile — en les soulignant parfois à trop gros traits — les rapports de ces hommes et de ces femmes à leur corps et, corollairement, à certaines de leurs pratiques sexuelles parfois déviantes. Dans chacune de ces histoires, on est, à table ou ailleurs, englué dans la vie de tous les jours comme peuvent l'être toutes gens ordinaires, et puis précipité malgré soi dans le registre

trouble de l'instinct de plaisir, de ce désir, animal, qui se fraie un chemin à travers la monotonie du quotidien, et trouve moyen de resurgir alors qu'on le croyait mort depuis longtemps.

Et il nous arrive, à nous lecteurs, sans prévenir, dans les propos salaces d'une vieille dame ou la redécouverte, chez une mère de famille, des zones érogènes qui lui avaient procuré ses premières jouissances d'adolescente, un «*effet du tonnerre*» qu'elle n'avait plus connu depuis.

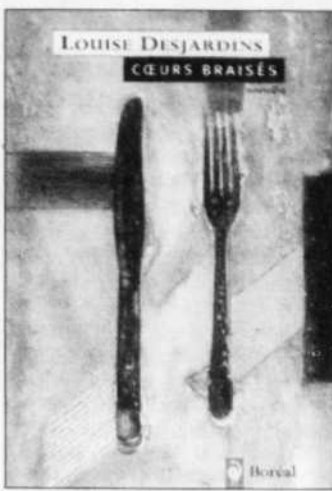
Si on fait exception pour un ou deux obsédés, les personnages de *Cœurs braisés* ne sont pas hantés par la chose. Ils vaquent à leurs occupations, ils vivent tranquillement leur vie. À les observer, on se dit qu'ils ont pour la plupart la chair triste.

Leurs joies sont brèves; elles tiennent en quelques instants fulgurants. Et s'ensuit le plus souvent, notamment chez Adèle, un dégoût compréhensible: elle n'a pas été gâtée en matière d'amants.

Mais elle a du chien, cette narratrice, en dépit des avanies amoureuses qu'elle subit ou dont elle a connaissance. Il y a dans sa façon de raconter une vitalité, un humour parfois acide qui se trouvait déjà dans les poèmes de Louise Desjardins. Pour Adèle, l'acte sexuel sera un «*exercice*», et l'orgasme un «*résultat*». Elle décrit des scènes pénibles qui deviennent cocasses, en raison du caractère insolite des lieux où elles se passent: dans un placard, un encan de bovins, un autobus, une salle de chauffage ou... derrière des classeurs.

Et puis, elle sait donner à voir, vite fait, en quelques formules bien senties, des détails qui en disent long sur leurs modèles: la texture de la peau, une silhouette de corps avachi, une voix ou un regard qui font chavirer.

Nouveautés réjouissantes dans l'écriture de Louise Desjardins: ici,



plus de ce ton populiste, joualissant qui encombrait *La love*. Et surtout, on y découvre une intégration très ingénieuse des passages dialogués au récit de la narratrice. Les paroles des divers personnages ne sont pas annoncées par les deux-points, et rarement encadrées de guillemets. Une simple virgule et une majuscule suffisent. On passe ainsi de la narration à la parole sans rupture. Ils sont unis dans un même discours, dans une polyphonie en continu, particulièrement réussie dans «*Petits fruits mûrs*» et dans «*Bagatelle*».

L'insistance parfois lourde de la narratrice sur le double sens de certaines expressions — doigts de dame, se mettre à table, cervelle flambee — dépare l'ensemble, comme les chutes de la plupart des histoires, artificielles, qui ne sont que de simples pirouettes. Mais quelles amorces, en revanche, pour chacune, qui nous accrochent immanquablement. Et quel plaisir d'ensemble, à les lire jusqu'au bout... ou presque. (En librairie le 26 septembre)

robert.chartrand5@sympatico.ca

CŒURS BRAISÉS  
Louise Desjardins  
Boreál  
Montréal, 2001, 121 pages

ÉCHOS

## Deux Québécois à Moscou

La poésie québécoise sera représentée au Festival international de poésie de Moscou. Deux poètes, Stéphane Despatie et Denise Brassard, tous deux de la revue *Exit*, ont été choisis par le Festival international de Trois-Rivières, et prendront la route de Moscou. Le festival russe se déroule du 16 au 20 octobre prochain. Il aura lieu dans les clubs littéraires, les musées, les centres culturels, les bibliothèques et les écoles de la capitale de la Russie.

La première édition du Festival de Moscou a eu lieu en 1999. Pour l'édition de 2001, Moscou attend la participation de quelque 80 participants d'une dizaine de pays, dont la France, le Canada, Madagascar, les États-Unis, etc. Denise Brassard est originaire de Chicoutimi, et elle a publié *L'Écueil des jours*, aux Écrits des Forges. Stéphane Despatie a lui aussi publié son troisième ouvrage, *Engoulements*, aux Écrits des Forges.

### Courtmanche en film

Un dimanche à la piscine à Kigali, le roman de Gil Courtmanche paru l'an dernier chez Boreál, fera l'objet d'un film. Les modalités de la vente de droits, ainsi que du tournage, qui doit se dérouler au Rwanda, devraient être annoncées au début de la semaine prochaine. On sait que le premier roman de Courtmanche, qui évoque le génocide rwandais de 1994, a un franc succès lors de sa parution. Le roman avait aussi remporté le Prix des libraires, dans la section des romans québécois.

### L'Espoir et le Chagrin devancé

La sortie du troisième tome

de la biographie de René Lévesque, *L'Espoir et le Chagrin*, de Pierre Godin, est devancée. La maison d'édition Boreál a en effet annoncé que le livre sera disponible à la mi-octobre, alors qu'il devait paraître à la fin du mois de novembre.

### Fides diffusé en France par la CED

Les Éditions Fides sont désormais diffusées en France par l'entremise du groupe CED (Centre de diffusion de l'édition) plutôt que par le Cerf. Ce dernier groupe diffuse, entre autres éditeurs, la production des Éditions Gallimard dans l'Hexagone. Rappelons que les diffuseurs s'occupent plus précisément de faire la promotion des livres auprès des libraires. Déjà, l'an dernier, Fides avait confié à la SODIS l'aspect distribution de ses ouvrages en France. La CED diffusera donc les livres de Fides, de Bellarmine, et ceux des Presses de l'Université de Montréal.

### Poètes d'Amérique

Les poètes de l'Amérique française ont lancé la programmation de leur sixième saison. Comme le veut la formule, les spectacles seront présentés successivement à Montréal et à Québec. C'est José Acquelin, accompagné de la soprano Marlène Couture et au piano par Raymond Lepage, qui ouvrira le bal, d'abord à Québec, à la chapelle du Musée, le 8 octobre, puis à Montréal, à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, le 16 octobre.

Caroline Montpetit



## STÉPHANE PAQUIN

### La revanche des petites nations

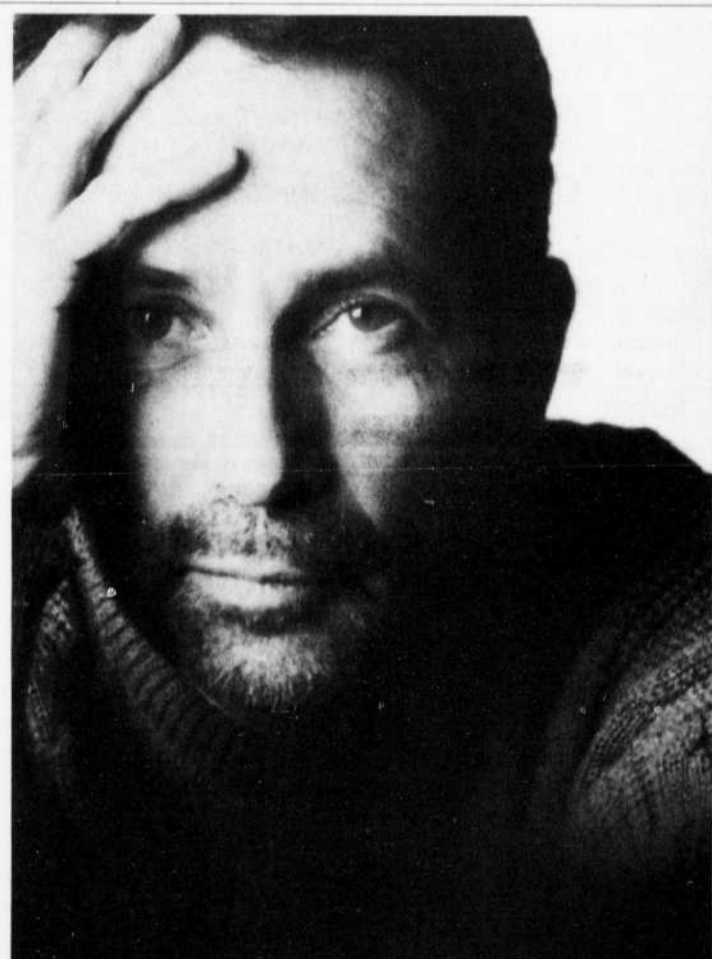
Le Québec, l'Écosse et la Catalogne face à la mondialisation



essai 21,95 \$

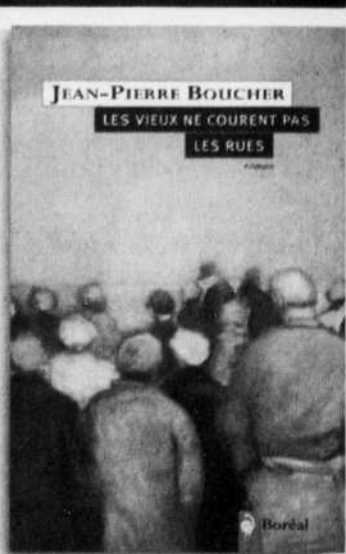
La mondialisation, une chance unique pour le Québec, l'Écosse et la Catalogne de s'épanouir et d'affirmer leur identité.

vlb éditeur  
www.edvblb.com



## JEAN-PIERRE BOUCHER

Un roman grinçant qui fait entendre des voix trop souvent oubliées



### LES VIEUX NE COURENT PAS LES RUES

LES RUES

Roman, 210 pages • 21,95 \$



Boreál  
www.editionsboreal.qc.ca

Le tome deux de la saga de VLB est disponible partout!

Victor-Lévy Beaujeu Bouscotte  
Les conditions gagnantes



# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## La Nouvelle-France en guerre et en espérance

### LA NOUVELLE-FRANCE DÉMAQUILLÉE

Jean Pellerin  
Éditions Varia  
Montréal, 2001, 208 pages

### PARTISMES

Pierre Perrault  
L'Hexagone  
Montréal, 2001, 192 pages

Passionné d'histoire, Jean Pellerin, à l'âge de 83 ans, travaillait au manuscrit de ce livre au moment de sa mort, en janvier 2001. Deux questions, selon lui, méritaient de nouvelles investigations: «Pourquoi la déportation des Acadiens? Pourquoi la conquête du Canada par les Anglo-Américains?» Convaincu des insuffisances de l'interprétation nationaliste canadienne-française de l'histoire, qui dépeint les Anglais en conquérants sans scrupules s'abattant sur une Nouvelle-France pénaire, Pellerin a revisité des œuvres majeures (surtout celle de Francis Parkman, mais aussi celles de Marcel Trudel, Guy Frégault et quelques autres) rédigées à ce sujet pour en tirer la thèse que «la Nouvelle-France n'a jamais été l'inoffensive colonie française que plusieurs imaginent».

Intéressant projet de vulgarisation historique, *La Nouvelle-France démaquillée* présente toutefois deux défauts majeurs: son «récit cursif et chronologique» des événements d'avant 1759 est brouillon et confondant, et sa thèse, qu'il reconnaît partielle, combat une supposée propagande (la nationaliste québécoise) par une autre (l'anglo-américaine) qui refuse de s'afficher clairement comme telle.

Récit des escarmouches et des affrontements, souvent sanguinaires, qui ont opposé les colonies françaises aux colonies anglaises en Amérique, ainsi que leurs alliés amérindiens respectifs, *La Nouvelle-*

*France démaquillée* se veut essentiellement un réquisitoire contre les élites coloniales françaises accusées de tous les maux. Plus «conquérants que colonisateurs», les dirigeants de la Nouvelle-France, en cherchant perpétuellement noise aux tranquilles colons anglo-américains, auraient engendré les violentes ripostes de 1755 et de 1759.

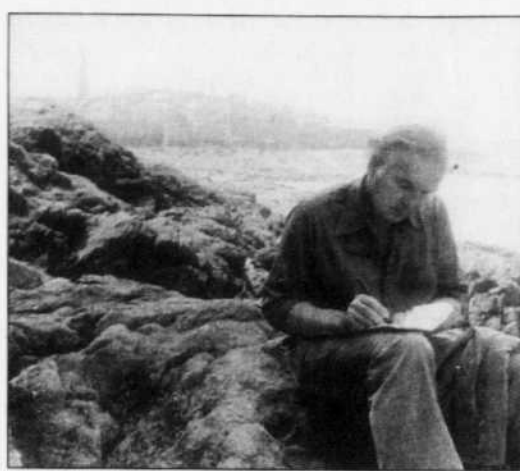
Pour Pellerin, qui reprend là certaines grandes lignes de la thèse de l'historien bostonnais du XIX<sup>e</sup> siècle Francis Parkman, la chute de la Nouvelle-France et la tragédie acadienne s'expliquent par la fable de l'arroseur arrosé: «Aucun doute possible: les innombrables attaques et massacres perpétrés par des agents franco-canadiens contre les établissements de la Nouvelle-Angleterre ont constitué la cause directe du soulèvement massif des forces anglo-américaines qui a mené à la chute du Canada en 1760.»



Louis Cornélius

Dans cette version de l'histoire, l'impérialisme anglo-américain se justifie par une situation de légitime défense, les peuples, de part et d'autre, démagogie oblige, sont exonérés de tout blâme et les leaders franco-canadiens, qui «avaient tous plus ou moins la manie des grands», apparaissent comme les seuls vrais coupables. Sorte de propagande fédéraliste appliquée à l'histoire de la Nouvelle-France, cette vision des choses remaquette à sa façon ce qu'elle prétend pourtant démaquiller.

Le récit des événements de 1759-60 qui termine l'ouvrage offre une belle et claire perspective d'ensemble de cette «guerre à finir», mais les portraits contrastés qu'il trace du grand Montcalm et du mesquin Vaudreuil semblent inspirés par une intention polémique aux fondements mal assurés. Dans son récent *Nouvelle-France: la grande aventure*, par exemple, le journaliste Louis-Guy Lemieux, à partir d'autres sources, arrivait exactement aux conclusions inverses en accablant Montcalm et en décrétant Vaudreuil «peut-être le plus grand [gouverneur] de l'histoire de la Nouvelle-France».



Pierre Perrault à Saint-Malo.

Non, et c'est tant mieux, nous n'en avons pas fini avec la Nouvelle-France et avec la «nature polémique de l'historiographie» évoquée par Ronald Rudin dans son controversé *Faire de l'histoire au Québec*.

### L'espérance du réel

Pour décoloniser son Québecois, rien ne vaut une bonne dose de Pierre Perrault. Intellectuel entièrement dévoué à la cause de son peuple et de l'espace qu'il habite, le cinéaste n'aura jamais été l'homme des compromis. Construite patiemment et passionnément au mépris de toute logique commerciale, son œuvre est un monument élevé à la sobriété exubérante d'un vernaculaire seul à même de dire notre réel.

Dans *Partismes*, un livre posthume dont le titre est inspiré par un extrait des *Relations de Jacques Cartier* («[...] partismes du habre et port de Saint Malo, [...] le bingtiesme jour d'abril audit an mil cinq cens trante quatre»), Perrault exprime une fois de plus son profond attachement à l'œuvre, maritime et écrite, du

navigateur malouin qui incarne, à ses yeux, le summum du courage humain.

Dans sa quête des origines qui l'amène à Saint-Malo, le poète souhaite renouer avec l'espérance du départ de 1534. Le Cartier qu'il cherche, toutefois, n'est plus là mais dans un livre, dans le livre irremplaçable et rempli d'oralité qui a nommé notre monde après la grande traversée.

Le roi voulait de l'or; Cartier lui donne un fleuve, et c'est pour cela même, c'est-à-dire la découverte de la réalité au mépris du mythe, que Perrault le chante: «Et il sera mis au rancart pour n'avoir pas su sauvegarder le mythe. Pour n'avoir pas su mentir. Pour n'avoir pas su imaginer une fiction de l'Amérique! Les Indes de Colomb! Le rêve américain qui nous tient encore lieu d'Amérique! Le rêve en lieu et place de la réalité! Qui veut de l'Amérique?»

A qui souhaite la fable, Cartier, le documentariste, sert du réel. Au paradis terrestre américain de Colomb, il oppose «la terre de Cayn». Pierre Perrault, sa vie durant, n'a pas mené d'autre combat que celui-là, quitte à décevoir les avaleurs de mythes qui se renient, et le réel avec eux, en pourchassant la gloire, rêve d'une Amérique aliénée: «Il y a deux Amériques: celle de Colomb, celle de Cartier. Il faut un grand courage pour se mettre en aventure. Le courage de Colomb ou celui de Cartier? Il faut du courage pour inventer le réel, mettre au monde un Nouveau Monde, décevoir les princes et la soif de l'or. C'est ce que je nommerai le courage de Cartier. Tout le reste n'est qu'écriture.»

Rédigé dans une prose impressionniste plutôt vaporeuse, souvent trop même, *Partismes* est un essai-récit rempli d'une poésie maritime déconcertante. On y reconnaît le radical refus du spectaculaire professé par Perrault, qui ne va pas sans susciter un certain ennui. Comme devant les films admirables de ce documentariste unique en son genre, le lecteur ressent bien qu'il est en contact avec quelque chose d'essentiel, mais la forme du propos, à la fois dépourvue et tendue, le maintient pourtant entre l'enthousiasme et la langueur.

[louiscornelius@parroinfo.net](mailto:louiscornelius@parroinfo.net)

## Au trébuchet du langage

Marie-Andrée Lamontagne  
*Le Devoir*



Les images, ces dernières semaines, par leur brutalité, la terreur qu'elles inspirent, l'ont provisoirement emporté sur les mots. Frappés de stupeur, forcés de regarder en face l'inconcevable, la plupart des gens auraient dû détourner les yeux. Ils n'en demeureraient pas moins visés devant

leur téléviseur, comme si seules d'autres images pouvaient venir à bout de leur incrédulité. Les mots, alors, sont réduits à l'état d'interjections, d'onomatopées, de sanglots. À la Libération, ceux qui revenaient, décharnés, hagards, des camps de concentration où l'ingéniosité d'une poignée de «chrétiens» avait installé l'horreur pure sur des mois et des années plutôt que sur 45 irréelles minutes, se reconnaissaient aussi à leur mutisme. D'abord existe la réalité. Le langage est secondaire et en propose une traduction. Sommés de rendre compte de certaines situations ayant dépassé même l'extrême, les mots semblent faibles, inadéquats. D'ailleurs, ils manquent.

Mais ils reviennent. Nommer la réalité, n'est-ce pas un moyen de croire qu'on la maîtrise quelque peu? S'il est une conséquence moins néfaste que les autres aux récents événements survenus aux États-Unis, c'est d'avoir brutalisé relativisé toute chose. Ce matin-là, vers 10h, qui n'a pas été frappé par un sentiment de futilité à l'idée

de reprendre la tâche qui, la veille encore, semblait de nature à déterminer le cours de son existence? En cette matière aussi, passé un premier mouvement de tout ou rien, chacun qui n'était pas directement visé a dû revenir à ses occupations, sans doute cependant avec une conscience aiguë du dérisoire et de l'essentiel. De nouvelles pesées sont en cours, et les mots n'y échappent pas.

Le mot «fascisme», par exemple. Le dramaturge René-Daniel Dubois l'accorde à la société québécoise, dont il désespère. Et sa démonstration, pour nécessaire qu'elle soit au débat social, pour nuancée qu'il lui arrive d'être dès lors qu'elle dispose de l'espace nécessaire à son déploiement, perd singulièrement de l'éclat devant les événements actuels. Qu'on ne se méprenne pas: la guerre d'Espagne fut la lutte tragique de la liberté contre le fascisme, et il n'est pas question ici d'en réduire la portée historique en l'opposant à cette autre, dit-on, qui se prépare. Introduire de semblables distinctions entre les génocides ou les conflits qui ont entaché l'histoire de l'humanité serait ignoble. Mais qu'en 1936 une délégation du gouvernement espagnol légitime, en tournée au Canada pour recueillir des fonds afin de venir en aide aux populations civiles, se soit heurtée, à Montréal, à quelques centaines d'excités, trompés par la vision réductrice des enjeux du conflit

que leur présentaient des élites catholiques trop compromises avec le pouvoir ici-bas, suffit-il à faire de la société québécoise actuelle une société fasciste, comme l'écrit Dubois dans l'édition de *La Presse* qui paraît en toute innocence au matin du 11 septembre 2001?

René-Daniel Dubois voit dans les contre-manifestants de droite d'alors un signe qui éclaire le présent. Mais pour prendre la véritable mesure de ses propos, il faut savoir ce qu'il entend par le mot «fascisme»: «Le but du fascisme, c'est d'incarner dans le monde [...] une vision zoologique de la vie. Il y a des lions et il y a des moutons, et la seule réalité qui mérite respect, c'est la nature», explique-t-il, s'agissant des fascistes, à Ghila Sroka, dans *Où va le Québec?* (Cidihca, 2001).

La société québécoise, qui méprise les intellectuels, qui oppose volontiers les mérites du naturel du français québécois à une authenticité, subtile et difficile maîtrise de la langue française, qui tient la culture pour un divertissement sans conséquence, à quoi s'ajoutent les discours politiques de tous bords, figés dans leurs obsessions, s'enliseraient ainsi dans un «totalitarisme soft», pour reprendre l'expression utilisée par le dramaturge dans le journal *Le Monde* en 1995.

La démonstration mérite d'être discutée. Mais fascisme? Totalitarisme? Faute d'avoir été pesés, en 1995 comme mainte-

nant, seuls les mots-étiquettes auront été retenus, et dans leur sens usuel, non les explications. Avec pour résultat qu'une fois de plus, au Québec, le débat sur le fond aura été escamoté.

### Dans l'absolu

Le bien contre le mal. Tels furent les mots utilisés par le président George Bush pour qualifier l'action terroriste dont ont été victimes les États-Unis. L'enfer, avec ces termes, c'est qu'ils sont tout autant prononcés dans le camp adverse, à la différence que les rôles y sont inversés. Une fois redescendus de telles hauteurs, ces mots, faute d'avoir été suffisamment pesés, se traduisent dans les esprits par patriotisme et discours belliqueux, davantage à la portée de tous.

«Parmi tant de crises de toute espèce qui désolent notre pays, malheureux et angoissé jusque dans sa victoire, il en est une déjà ancienne, aujourd'hui parvenue à son maximum d'intensité, crise douloureuse pour les vrais patriotes, alarmante pour tous les amis des belles-lettres et du clair bon sens, la crise du français. Sauf quelques rares exceptions, nos élèves écrivent mal notre langue. C'est un fait incontestable et incontesté.»

Qui dit cela? Et quand? Ces mots d'un certain E. Legrand, agrégé de l'université, servent à introduire le livre du maître d'un manuel de stylistique française réédité pour la 17<sup>e</sup> fois en 1963, chez J. de Gigord éditeur,

à Paris. «Pourquoi?», demande encore le professeur. *Que leur manque-t-il? Il leur manque la notion exacte du français littéraire, [...] [qui] n'est pas le français courant.»*

La stylistique ne s'enseigne plus; du reste, elle ne produisait pas toujours de bons écrivains. Mais peser ses mots, est-ce si difficile? Ghila Sroka, qui, dans l'ouvrage cité, se propose de les recueillir chez d'autres (Marc Angenot, Dany Laferrière, Gérard Bouchard, Antonio d'Alfonso, Charles-Philippe David, Alain Dubuc, Philippe Séguin, Daniel Turp, Danielle Zana et René-Daniel Dubois), souvent avec profit, parfois pour être mieux confortée dans ses opinions, ne craint pas de les tordre. C'est ainsi, croit-elle, que les *Essais* de Montaigne peuvent légitimer l'entretien qu'elle s'accorde maintenant à elle-même, sans personne pour jouer auprès d'elle le rôle d'aiguillon ou de contradictoire qu'elle aura joué précédemment auprès de ses interlocuteurs.

Ce qui, du coup, lui permet de s'entêter à voir des manifestations d'antisémitisme dans les réactions qui ont suivi certaine lecture grossièrement biaisée que la réalité oblige à appeler, en raison de l'usage qui en fut fait en 1997, non pas le résultat d'un «franc-parler» ou d'une nature combative mais, plus prosaïquement, un fonds de commerce opportunément exploité — jusqu'à épuisement.

**Une nouvelle collection!**  
**Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.**

FRANÇOIS BARCELO

**ÉCRIRE EN TOUTE LIBERTÉ**

**L'artiste et l'engagement**

Qu'est-ce que l'engagement? L'art doit-il être engagé? Et l'artiste?

Est-ce que toute œuvre d'art est un geste politique? Le débat sur l'art engagé débouche nécessairement sur une des grandes questions de notre siècle: quelle est la fonction de l'art?

Invités:

- Biz, membre du groupe rap Loco Locass
- Gilbert David, historien de théâtre
- Philippe Falardeau, scénariste et réalisateur
- Anne-Marie Ninacs, historienne de l'art

**Chasseurs d'idées**

Dimanche 14 h et 23 h 02  
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée:

**Olivieri**  
librairie • bistro  
Tél.: 514 739-3639

Diffusée sur Internet, pour plus de détails, consultez notre site: [telequebec.tv](http://telequebec.tv)

**LA NOUVELLE ÉDUCATION**

**NTIC, transdisciplinarité et communautaire**

PIERRE-LÉONARD HARVEY ET GILLES LEMIRE

L'ouvrage des professeurs Lemire et Harvey est un livre-événement. [...] Les méthodes élaborées par les professeurs Lemire et Harvey devraient être largement connues, expérimentées, mises à l'épreuve dans tous les pays du monde. Loin d'un corpus dogmatique, le présent livre, à la fois pragmatique et visionnaire, est un stimulant pour la recherche transdisciplinaire dans le domaine de l'éducation et pour la réflexion concernant le modèle social que nous devons à tout prix inventer pour en finir avec l'exclusion et la pauvreté qui menacent l'existence de tous, riches et pauvres. Car aujourd'hui la richesse se déplace vers le domaine de la connaissance. Le présent livre est un appel vibrant et réaliste à un nouveau partage des connaissances.

Basarab Nicolescu, président du Centre International de Recherches et Etudes Transdisciplinaires

280 pages  
27 \$

**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL - LES ÉDITIONS DE L'ORC**  
Pavillon Maurice Pollack, bureau 3103, Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4  
Tél. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305  
Dominique Gingras • [pul.ulaval.ca](mailto:pul.ulaval.ca) • <http://www.ulaval.ca/pul>

## LIVRES

PHILOSOPHIE

## Arrêt sur histoire

GEORGES LEROUX

Certains textes acquièrent de l'horizon actuel de leur lecture une résonance, voire une urgence que rien ne laissait prévoir. Quand Gad Soussana et Alexis Nous s'unissent à Montréal au printemps de 1997 les participants d'un séminaire proposé en l'honneur de Jacques Derrida, ils lui adressèrent la question: «Dire l'événement, est-ce possible?» Recevoir une question aussi vaste, qui convoque dans son aire de réponse toute l'ontologie et toute l'éthique, exigeait autant de ceux qui prirent le risque de la formuler que de celui qui accepta d'y répondre, une forme inhabituelle de générosité. Jacques Derrida s'engagea avec ses hôtes dans un dialogue qu'il poursuivit le lendemain dans une conférence à la Bibliothèque Nationale, et qui est parue depuis sous le titre *Voiles* (Paris, Galilée, 2001). Les textes du séminaire qui viennent à leur tour de paraître nous permettent de retourner à cette rencontre, alors que l'événement même du monde se déchire et que la possibilité de le dire paraît plus problématique que jamais.

De cet événement, que Gad Soussana place dans son exposé introductif sous le double emblème de Rilke et de Lévinas, il faut d'abord retenir l'indicible. Sur le ruban infini du temps, tout arrive et ne cesse de se produire. Les découpages et les descriptions qui nous sont nécessaires pour penser et agir sont dictés par des exigences de signification qui ne sont pas toutes tributaires des mêmes points de départ. Le désir de parler, d'en parler, renvoie chaque sujet non seulement à son propre pouvoir de découpe pour produire la signification, mais à ses propres évidences, à son existence toujours déjà singulière de témoin. Dans cette ouverture de la question, exposée sous le thème de la profération, de l'adresse, nous reconnaissons à la suite de Gad Soussana le cadre hospitalier où la pensée de Jacques Derrida pouvait être sollicitée et reçue. Rilke ne dit encore certes que l'indicible du temps, rempli à ras bord d'événements opaques, et c'est à un passage de Hegel que nous devons à notre tour de pouvoir entendre la question. Dans la nuit du temps et de la nature, le surgissement, l'irruption, puis la disparition d'une tête ensanglantée, d'une silhouette blanche, placent chacun non pas devant les événements, mais devant l'indicible événement du tout, de la nuit: «C'est cette nuit qu'on découvre lorsqu'on regarde un homme dans les yeux, on plonge son regard dans une nuit qui devient effroyable, c'est la nuit du monde qui s'avance ici à la rencontre de chacun.» Méditant ce passage de Hegel, Soussana veut mettre à nu la question de la possibilité du dire, «en un lieu où s'ouvre tout le possible». Chaque événement singulier résulte de l'imposition de limites dans le langage du sujet qui le reçoit, qui en témoigne et qui en pense la portée chaque fois singulière sur l'horizon de l'indicible. Chaque événement est, suivant la formulation proposée ici, un arrêt sur histoire. «Le point de découverte d'un site immédiat.» Par quoi la nuit de Hegel se trouve trouée, son sol constellé de cratères. New York, le 11 septembre 2001.



New York, le 11 septembre 2001.

## Silence et parole

Alexis Nous, lecteur sensible et profond de la poésie de Paul Celan, nous propose à la suite *Parole sans voix*, une réflexion qu'il raccorde à la recherche de Hoffmannsthal dans la *Lettre de Lord Chandos* et à la pensée de Benjamin. Comment entendre, dans l'indicible événement du monde, le souffle sans voix des meurtris et des humiliés, des victimes muettes et suffoquées? Sur le fond toujours indicible de la Shoah, la poésie de Paul Celan est à la fois défaite et persistance, silence et parole posthume. «Parle aussi, toi, parle comme le dernier...» Dans cette scission qui affecte le temps et le langage, on entend cette même question de la dicibilité de ce qui soutient le tissu troué, les lambeaux du temps blessé. C'est cet éclairage de ce qui vient après, d'un posthume pensé comme horizon du sens, qu'Alexis Nous propose donc à son tour, par le moyen de lectures de poèmes de Celan, comme horizon troué, non linéaire, de l'événement impenable, indicible. Le témoignage du posthume transforme chacun en survivant et le met en face des exigences d'une éthique qui est un devoir irrévocable de parler de ce qu'on ne peut pas exprimer. Dans les mots de Giorgio Agamben que cite ici Alexis Nous: «L'autorité du témoin réside dans sa capacité de parler uniquement au nom d'une incapacité de dire.»

À cette double invitation, Jacques Derrida répondit dans le droit fil de sa pensée, en s'engageant sur la question de l'impossibilité dont toute son éthique du don, du pardon et de l'hospitalité est depuis plusieurs années la proposition fondamentale. Aporétique, certes, mais d'abord engagée vers la résolution active de paradoxes difficiles, cette éthique

montre les limites du pragmatisme et de la pensée des procédures. Un don n'est un don que s'il ne résulte pas d'un calcul, que s'il est impossible; donner, c'est d'abord donner ce qu'on ne possède pas. Accueillir, c'est accueillir sans attente et prévisibilité. Dire l'événement, est-ce possible? Non pas l'événement singulier, qui provoque la reconnaissance de ce qui avait été anticipé, mais l'infiniment petit, l'imprévisible, et à la limite de l'ontologie, là où tous les événements et toutes les actions ne sont qu'un seul ruban indécis, l'événement même du fait que quelque chose se produit. À la question, Jacques Derrida veut donc répondre, mais sous une double contrainte: en s'adressant à l'impossibilité constitutive de ce dire, et en convoquant le tiers, le témoin qui permet l'adresse et suivant Lévinas, qui ouvre dans ce dire la possibilité de l'éthique. Dire l'événement, ce ne sera pas en dire quelque chose, ce qui est toujours le projet singulier d'un découpage, mais se faire le porteur impossible de son épreuve, le sujet paradoxal de son issue. On rejoint ici le témoignage évoqué par Alexis Nous, mais replacé dans le cadre général de toute cette éthique de la responsabilité, de l'accueil dont le mot central est celui de l'hospitalité. Dire l'événement du monde, c'est l'accueillir pour le transformer en ouverture. Qu'on relise le texte de son *Manifeste pour l'hospitalité*, qu'on évoque ses engagements au Parlement des écrivains, ses actions pour les villes refuges, qu'on suive son travail auprès des sans-papiers, on comprendra que cette éthique n'a rien d'abstrait, qu'elle accepte tous les sens de ce qui arrive, les arrivants, les derniers arrivés, et l'irruption même de l'inattendu.

Olivieri  
librairie • bistro

## LECTURES

Jean-Marc Lefebvre  
La tentation des armuresJoël Pourbaix  
Disparaître n'est pas toutLarry Tremblay  
Trois secondes où la Seine  
n'a pas couléDimanche 23 septembre 16 h  
Réservation : 739.3639  
Si vous désirez manger au Bistro,  
il est préférable de réserver.EDITIONS DU  
NOROÏT  
30 ans de poésie5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél. : 514-739.3639  
Fax : 514-739.3630  
service@librairieolivieri.com

ESSAIS

## Inspecteur Chomsky

LOUIS CORNELIER

«Géant politique méconnu» en France, «rationnaliste au sens classique du terme» exclusivement engagé «en faveur d'idées comme la vérité et la justice» selon son éminent présentateur Jean Bricmont (du duo Sokal-Bricmont), le linguiste et intellectuel américain Noam Chomsky, à plus de 70 ans, n'a rien perdu de sa ferveur militante. Critique impitoyable de la politique étrangère américaine, il multiplie les conférences, les entretiens et les publications afin de démasquer la profonde hypocrisie de l'Onclé Sam et d'inciter les citoyens à la vigilance active.

Aussi solidement documenté que ses précédents ouvrages parus en français (*L'An 501. La conquête continue. Les Dessous de la politique de l'onclé Sam. Entretiens avec Noam Chomsky. Le Nouvel Humanisme militaire*, tous parus chez Ecosociété), son plus récent essai, intitulé *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, dénonce sans concession l'impérialisme américain en habits neufs.

Des ravages en Amérique centrale orchestrés par les États-Unis depuis un siècle à la catastrophe balkanique de 1999, en passant par les désastreux épisodes cubains, vietnamiens, irakiens et timorais auxquels les dirigeants de son pays ont grandement contribué, rien n'échappe à l'œil aguerri de Chomsky.

Sobres et rigoureuses, ses interventions mettent en lumière la logique belliciste et mercantile qui règle les agressions états-uniennes. Derrière le langage orwellien qui parle de «frappes humanitaires» et «d'appui à la démocratie» se cachent, explique-t-il en détail, un inacceptable mépris du droit international et un cynisme meurtrier. En prendre conscience, refuser la propagande qui se recouvre du manteau de la légitimité, c'est déjà faire œuvre de résistance, tant il est vrai que la vérité, en ces matières, est en soi révolutionnaire.

Chomsky publie beaucoup, recycle abondamment son matériel et peut finir par lasser. Le cas échéant, il faudra méditer cette invitation de Jean Bricmont: «Lire Chomsky est, tout d'abord, un acte d'autodéfense intellectuelle légitime et indispensable dans un monde où des co-

hortes d'intellectuels disciplinés et de médias serviles jouent le rôle d'une prêtrise séculière au service des puissants.»

## Deux opuscules

Chez les mêmes éditeurs, dans une nouvelle collection titrée «Instinct de liberté», paraissent aussi deux opuscules consacrés aux convictions anarchistes de Chomsky. Préface de la traduction anglaise de *L'Anarchisme* de Daniel Guérin d'abord paru en 1965, le premier contient un essai de définition un peu décevant de cette idéologie souvent mal comprise. On y trouve aussi, cependant, la très sévère critique chomskyenne du socialisme à la soviétique.

Plus substantiel, le second, un livre d'entretiens, permet à celui qui se réclame du socialisme libertaire d'exposer ses vues sur l'organisation du travail et de la société dans un monde idéal. Des idées, bien entendu, qui ne convainquent pas le social-démocrate que je suis, mais qui témoignent avec force de la nécessité de l'utopie, aussi contestable fût-elle. Jamais dogmatique, Chomsky nous convie en ces pages au refus de la fatalité telle que construite par les puissants.

## DE LA GUERRE COMME POLITIQUE ÉTRANGÈRE DES ÉTATS-UNIS

Noam Chomsky  
Préface de Jean Bricmont  
Traduit de l'anglais  
par Frédéric Cotton

## INSTINCT DE LIBERTÉ ANARCHIE ET SOCIALISME

Noam Chomsky  
Traduit de l'américain par Geneviève Lessard et Martin Zemliak

## DE L'ESPOIR EN L'AVENIR

ENTRETIENS  
SUR L'ANARCHISME  
ET LE SOCIALISMENoam Chomsky  
Traduit de l'américain  
par Geneviève Lessard  
Editions Comeau &  
Nadeau/Agone  
Montréal/Marseille, 2001,  
respectivement 208, 80  
et 104 pages

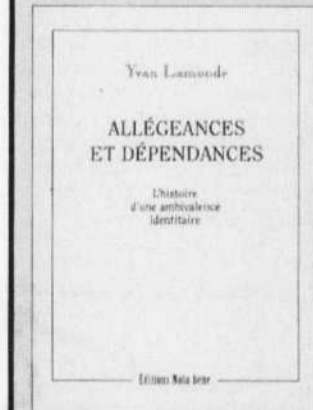
## DIRE L'ÉVÉNEMENT, EST-CE POSSIBLE?

Jacques Derrida, Gad Soussana  
et Alexis Nous  
Séminaire de Montréal  
pour Jacques Derrida  
L'Harmattan  
Montréal/Paris, 2001, 112 pages

## PORTRAIT DE JACQUES DERRIDA EN JEUNE SAINT JUIF

Hélène Cixous  
Galilée  
Paris, 2001, 113 pages

Des livres pour savoir



266 p. 23,95 \$

Yvan LAMONDE

Pour permettre  
de mieux comprendre  
les enjeux contemporains  
du Québec

UN GRAND ESSAI

NB

Éditions Nota bene

## LES GRANDES FIGURES DU MONDE MODERNE

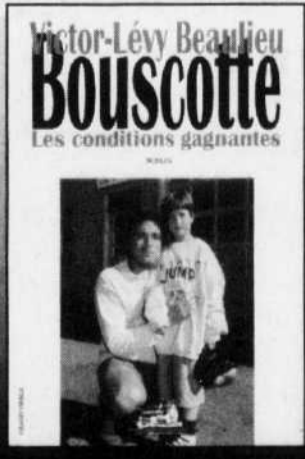
Josiane Boulad-Ayoub  
et François Blanchard

Ce très beau livre, allègrement et rigoureusement écrit, scande à travers les événements, artistiques, philosophiques, scientifiques, politiques, l'histoire de l'esprit humain de la Renaissance à la Révolution Française.

Il donne à penser et à contempler à tout esprit capable de goûter la saveur d'œuvres parfois antinomiques et de saisir dans les caractères opposés qu'elles paraissent offrir, les accords intérieurs qui mènent à l'homme libre.

De même, indiscutablement utile aux étudiants de toutes disciplines, très vivant grâce à un CD-Rom interactif et une bibliographie d'hyper-liens éducatifs Internet, ce livre d'un nouveau style les orientera dans les chemins d'un passé qui leur a permis précisément d'être des étudiants.

582 pages - 35 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL  
LES ÉDITIONS DE L'IOIRC  
Pavillon Maurice Pollack, bureau 4103  
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4  
Tel. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3305  
Dominique Gingras@pul.ulaval.ca  
http://www.ulaval.ca/pulLe tome deux  
de la saga  
de VLB  
est disponible  
partout!

Tout savoir sur la littérature québécoise

D'UN SEUL CLIC!

http://www.litterature.org



## LIVRES

CARREFOURS

## Créateurs et inventeurs

Que se passe-t-il donc? Deux grandes biographies en un an, ce doit être un anniversaire Rimbaud. J'ai cherché, et j'ai trouvé quelques très lointaines possibilités. Le cent quarantième anniversaire des *Lettres du voyant*? Le cent vingt-huitième de la publication d'*Une saison en enfer*? Le cent dixième de sa mort, à Marseille? Non, décidément, aucune de ces hypothèses ne tient la route, et il faut croire que si l'on écrit tant de biographies de Rimbaud, c'est que sa vie et sa personne continuent de fasciner, autant et plus que son œuvre. On a déjà dit dans cette chronique quelques mois du Rimbaud de l'Anglais Graham Robb; voici celui de Jean-Jacques Lefrère, qui du haut de ses mille deux cent cinquante pages domine tout ce qui s'est fait avant lui, du moins pour l'abondance de l'information.

Au contraire de Robb, Lefrère ne cherche pas à interpréter, même s'il ne peut éviter parfois de le faire, par exemple lorsqu'il lit *Une saison en enfer* comme une œuvre d'intérêt biographique. Mais il s'aventure rarement au-delà de sa spécialité, qui est la recherche et la vérification des détails. Et il en donne, des détails!... Lire, par exemple, le chapitre qu'il consacre au tableau de Fantin-Latour, *Coin de table*, où Arthur Rimbaud, avec ce visage d'ange sensuel qu'il n'aura pas ailleurs, se trouve à côté de Verlaine, en compagnie de quelques rimeurs de l'époque. Lefrère ne nous épargne rien: les raisons pour lesquelles Fantin-Latour a voulu faire ce tableau, comment il en a choisi les personnages, pourquoi il y a dans le coin droit du tableau un pot de fleurs (c'est qu'il remplace un absent), et ainsi de suite à l'infini. C'est fascinant, parfois un peu vain; et le biographe ne se prive pas de détruire, en passant, quelques légendes tenaces. Au passage, quelques perles, dont cette phrase du peintre Forain: «Rimbaud puait le génie...»

Il va sans dire qu'une enquête aussi minutieuse ne permet pas de mieux comprendre Rimbaud; il devient, au contraire, de plus en plus étonnant, de plus en plus mystérieux. Sur les questions les plus controversées, Jean-Jacques Lefrère — est-ce parce qu'il est médecin? — est d'une prudence extrêmement louable. Ainsi, après avoir examiné toutes les informations disponibles sur la mort et la conversion possible de Rimbaud, il refuse de conclure. Il rappelle les raisons qu'on a toujours alléguées pour mettre en doute le témoignage de sa sœur Isabelle, qui n'avait pas une dévotion pointilleuse pour la vérité; mais, d'autre part, dit-il, nous ne disposons d'aucun autre témoignage sur les derniers moments du poète. Donc, suspension du jugement. La biographie de Rimbaud, encombrée de légendes et de jugements partisans, avait besoin du nettoyage que lui fait subir Jean-Jacques Lefrère.

George Steiner qui, dans son dernier ouvrage, *Grammaires de la création*, parle d'un si grand



Gilles Marcotte

nombre de créateurs, ne cite qu'en passant le nom de Rimbaud. *Les Lettres du voyant*, qui sont peut-être la dernière grande charte de la création artistique dans le monde occidental, auraient pu y jouer un rôle important. Rimbaud met en scène comme nul autre le grand duo de la création et de l'invention («Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé...») qui structure tout le livre de Steiner. Pendant des siècles, écrit Steiner, la création artistique, en Occident, s'est conçue selon le modèle de la création divine du monde; alors qu'aujourd'hui, après la «mort de Dieu» proclamée par Nietzsche, on ne pourrait plus parler que d'«invention». C'est la raison, dit-il, pour laquelle notre époque est dépourvue d'œuvres vraiment grandes. Sans la conviction qu'ils participent à un pouvoir quasi divin, l'artiste, l'écrivain ne peuvent fabriquer des œuvres que sur le modèle de l'invention technique, et la technique ne fait rien durer. *La Divine Comédie* de Dante, à laquelle Steiner consacre des pages éblouissantes, n'est jamais lue complètement, il faut y revenir sans cesse, on ne l'épuisera pas; une roue, un marteau, un ordinateur, et peut-être aussi les œuvres artistiques et littéraires conçues sur le mode de l'invention, c'est fait une fois pour toutes. La thèse de l'ouvrage prête à discussion, sans doute, mais elle répercute fidèlement le sentiment que nous avons tous d'être privés de grandes œuvres contemporaines, de n'être plus en mesure d'entrer en concurrence avec Shakespeare ou même Proust. C'est là, bien sûr, un sentiment dont il faut se méfier. Le discours de la fin est à la fois inépuisable et ambigu. Celui que tient George Steiner, je tiens à le préciser, n'a rien de réducteur, et la thèse elle-même nous importe peut-être moins, en définitive, que les parcours érudits et passionnés de l'auteur à travers l'art et la littérature de l'Occident.

«Lorsque», écrit Steiner, dans le courant de l'été 1913, Marcel Duchamp acheta un entonnoir utilisé pour mettre en bouteille le cidre normand et le signa, il démantela d'un coup la définition de l'art occidental comme création, comme autorité.» Chaque fois que j'aperçois une installation, et Dieu sait qu'elles sont devenues monnaie courante dans l'art d'aujourd'hui, j'éprouve le même sentiment d'un changement, d'une perte radicale. Et ce sentiment, je l'éprouve aussi à l'audition de beaucoup d'œuvres musicales contemporaines. Mais la littérature, peut-être parce qu'elle emploie des mots et que les mots veulent toujours dire quelque chose, n'est pas soumise de la même façon et au même degré aux travaux forcés de la modernité ou de la postmodernité. Ce n'est pas une question qui, je pense, troublait beaucoup l'esprit de Mordecai Richler. Il était un conteur-né, comme je viens de le constater de nouveau en lisant une de ses œuvres majeures, *Duddy Kravitz*, dans la traduction fidèle et vivante de Jean Simard. Je dis bien: en lisant, et non pas: en relisant. J'avais vu le film, excellent, qui m'avait fait beaucoup rire, et je m'étais cru dispensé de traverser les cinq cents pages du roman. Or, le *Duddy Kravitz* écrit est souvent comique, mais d'un comique amer, violent, dévastateur auquel le film, si j'ai bonne mémoire, ne rendait pas pleinement justice. «Tout ce qui m'concerne est comique. J'ai ri tout le monde», dit le héros, et il faut entendre dans la voix qui dit ces mots, comme dans tout le roman, l'accent rageur, quasi désespéré, qui habite les ironies richleriennes. Dans les articles, surtout les anglophones, qu'on a publiés au lendemain de son décès, on a parlé un peu trop légèrement de Richler comme d'un «auteur comique». Il y avait chez lui des abîmes. Il y avait aussi, chez ce conteur-né, apparemment livré au simple, au primitif goût de conter, une vaste et riche culture, pudique encore dans *Duddy Kravitz*, mais qui nourrira splendidement les romans de haut vol que sont *Solomon Gursky Was Here* et *Barney's Version*. Il me semble qu'on n'a pas encore pris la mesure de l'écrivain Mordecai Richler.



ARCHIVES LE DEVOIR

Arthur Rimbaud tel qu'il apparaît dans le tableau de Fantin-Latour, *Coin de table*.

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

## Salut de John Fante

Les fils de Noirs pauvres, aux États-Unis, eurent toujours la musique et la boxe, et maintenant le basketball, pour s'en sortir. Un fils de famille juive, lui, pouvait toujours espérer décrocher le Nobel de quelque chose. Les «Ritals», eux, furent traditionnellement associés aux petits métiers manuels et parfois aussi, pour le meilleur et pour le pire, à l'une de ces honorables «familles» dont nous ne parlerons pas ici. A la boxe, les Ritals ont fourni plus de champions de véritables champions (remarquez que John Fante ne se débrouillait pas trop mal sur un ring, et ce savoir pratique lui sera d'un grand secours en maintes occasions, à des heures tardives et en des lieux bien mal famés). Il devint pourtant écrivain.

Dégage les parcours dans les lettres dégage le profil assez typique de l'écrivain américain acharné à survivre par sa plume: romancier par envie et ambition, nouvelliste par la force des choses, scénariste au sein de l'obscur cohorte hollywoodienne pour faire bouillir la marmite. Fante, en bon catholique, après avoir soufflé le chaud et le froid sur la foi de ses ancêtres avant de se réconcilier sur le tard avec son Dieu, considéra toujours le problème du contrôle des naissances comme central, à la fois dans son existence et dans celle de sa communauté. Il eut quatre enfants et fut un père pour le moins réticent.

La famille. Avec ses lois tyranniques et son atmosphère toujours saturée, elle imprègne la moindre page de Fante. La fuite, et revenir, ce fut là l'histoire de sa vie, comme celle de son père avant lui. Pour commencer, il y a ces 17 nouvelles qui étaient restées inédites sous forme de livre et qui paraissent aujourd'hui chez l'éditeur de Fante en France, Christian Bourgois. On y trouve de purs petits chefs-d'œuvre d'émotion et de dérision, la voix simple et directe, bientôt familière, d'un auteur de talent qui ne tardera pas à être dévoyé par les grands studios. En un moment où la question de l'allégeance patriotique revient hanter nos voisins du Sud, il pourrait n'être pas totalement dénué d'intérêt de saluer ici le traitement qu'accorde John Fante à la condition des immigrants japonais et philippins au début de la Seconde Guerre mondiale (*Un trajet en car et Mary Osaka, je t'aime*).

L'empathie qui court à travers ces textes est fragile et complexe dans la mesure où la question du racisme, chez Fante, ne fut jamais exempte d'ambiguïté. Il convient peut-être de rappeler que les immigrants italiens du Denver des années 20 furent eux-mêmes en butte aux persécutions du Klan, dans un tissu social protestant ou toute différence n'était pas bonne à vivre. A son

tour, l'œuvre de Fante regorgera de piques à l'endroit des Noirs et des Mexicains, comme si elle ne pouvait tirer son fonds que d'une expérience familiale dont on ne revient jamais tout à fait, et ce, même si le classique *Demande à la poussière* raconte les amours de Bandini, le narrateur, avec une serveuse mexicaine. Dans *Mon chien stupide*, écrit vers la fin des années 60 mais publié seulement après la mort de Fante, on ne peut se défendre d'un léger malaise lorsque le narrateur (Fante lui-même, sous un très mince déguisement) demande à son fils: «Qu'est-ce que t'as contre les femmes blanches, dis-moi?»



Louis Hamelin

## L'ombre du père

Il ne fut jamais l'homme des grands mouvements collectifs («Mon but dans la vie, c'est d'assurer mon salut», annonce-t-il dès le départ à H. L. Mencken, son producteur, éditeur des premières nouvelles dans *The American Mercury*). Lecteur enragé de Nietzsche, donc, mais surtout catholique jusqu'au bout des doigts. Le salut et la perte, l'image écrasante, omniprésente, d'un père instable et violent, héros plus grand que nature dont le petit John, même devenu géniteur à son tour, n'arrivera jamais à se débarrasser complètement. La mère, elle, sera réduite à une pieuse icône de *mater dolorosa*, incapable de faire un contre-poids. Chez les Fante, l'alcoolisme se verra transmis de père en fils, en même temps qu'un certain fatalisme.

John Fante, l'écrivain de la *família*, avec ses sommets burlesques et ses creux de vague larmoyants. Les meilleures nouvelles de *Grosse Faim* sont précisément celles qui baignent dans le climat perpétuellement outré où s'entrechoient mélodrame et tragédie, registres qui sont comme la respiration normale du clan. Fante dépêche le tout avec une joyeuse et féroce ironie, lucide et jamais dénuée de tendresse. Un beau bordel d'émotions, débordant de vie brute. Il faut assister, en voyeur, aux conseils de famille auxquels Fante nous convie dans *Une femme de mauvaise vie* et *Les Pêchés de la mère*, endurer, tordu de rire, l'inoubliable deuil anticipé de Mama Andrioli dans *Le Rêve de maman* et se rappeler ensuite qu'écrire sur les siens, pour n'importe quel romancier, offre une matière première en apparence facile, peut-être, mais aussi le plus grand défi.

Chez Bourgois paraît en même temps *Plein de vie - Une biographie de Fante*, par Stephen Cooper. L'ouvrage comporte bon nombre de faiblesses, la pensée de l'auteur n'y apparaissant pas toujours exprimée avec toute la clarté voulue (ou serait-ce la tournure de certaines phrases ou d'occasionnels relâchements de la traduction qui font naître cette



impression?), reste que le tout se laisse lire sans problème, de loin supérieur à la vague tentative effectuée par un romancier du nom de Sylvain Reiner, au Castor Astral, en 1999 (*John Fante - La détresse et la lumière*).

L'intérêt principal de *Plein de vie* est d'illustrer comment, au fil d'une carrière de scribouilleur en dents de scie, John Fante, jeune écrivain ambitieux en quête de son salut, va connaître une chute aussi lente que mortellement débiliteuse sur le terrain de perte de prédilection des auteurs américains: Hollywood, la grande usine à broyer les talents et à régurgiter une prose anonyme qui, dans le meilleur des cas, sera phagocytée par les projecteurs. Certains y ont survécu, comme Faulkner. D'autres, tel Nathanael West, y ont perdu leurs ailes. Fante, lui, amateur de voitures rapides et de virées de poker avec les copains, avouait détester écrire pour le cinéma mais priser hautement le fric que cette forme de prostitution lui procurait.

De Rome où, enfermé dans un appartement par les bons soins d'un producteur, il s'extirpait une énième bluette des tripes, il écrit à sa femme (la belle Joyce, son «rêve américain», d'abord poète puis occultiste à la manqué, qui occupera ses vieux jours à assurer l'immortalité de son mari): «Nous courbons sous le joug, à produire des cigarettes, des voitures et des disques pour une génération qui ne demande rien que nos vies mères.» Un certain «John E. [Esclave] Fante» signait la lettre.

Toujours la question des générations, à laquelle, apparemment, il ne pouvait échapper. Ainsi, troisième volet de cet événement Fante chez Bourgois, on trouve le second roman du fils, Dan... Vraiment pas très bon. Le cadet donne l'impression de s'enliser dans les clichés que le grand talent du père, porteur de cette lumière qui crée une vision unique, lui permettait de survoler. Alcoolisme, mauvaises femmes: la roue continue de tourner... Le livre est dédié à Nick, l'aîné de la famille: «Mort de l'auteur n'y apparaissant pas toujours exprimée avec toute la clarté voulue (ou serait-ce la tournure de certaines phrases ou d'occasionnels relâchements de la traduction qui font naître cette

En terminant, peut-être êtes-vous de ceux qui croient que la littérature n'a plus rien à dire sur le monde où nous vivons? Qu'elle aurait cessé, bref, d'être porteuse d'un «discours»? Alors, ce petit conseil: fermez les yeux, revoyez les tours jumelles en train de s'effondrer dans un nuage de gravats, puis lisez, ou relisez, *Mao II* de Don DeLillo.

## GROSSE FAIM

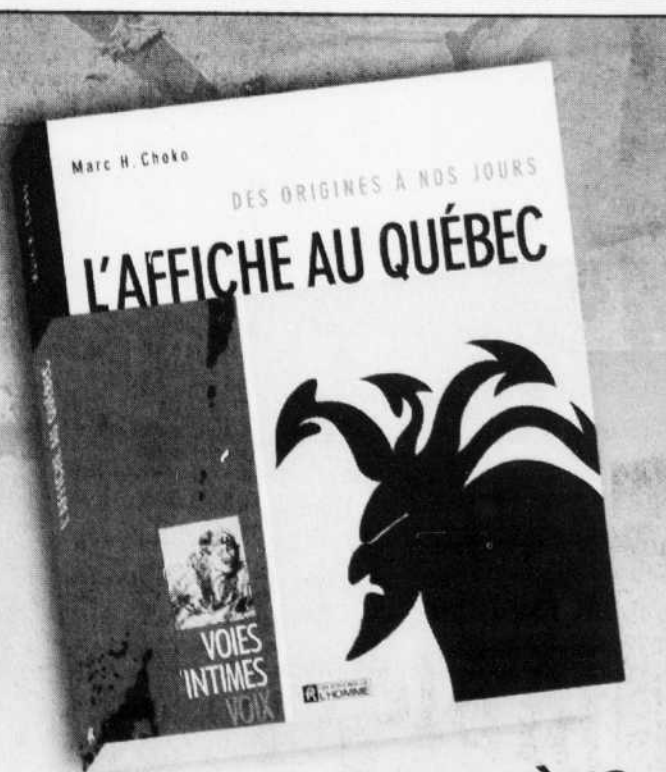
John Fante  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent  
Christian Bourgois  
Paris, 2001, 329 pages

PLEIN DE VIE -  
UNE BIOGRAPHIE  
DE JOHN FANTE

Stephen Cooper  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean Rosenthal  
Christian Bourgois  
Paris, 2001, 513 pages

## LA TÊTE HORS DE L'EAU

Dan Fante  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jean-Pierre Aoustin  
Christian Bourgois  
Paris, 2001, 222 pages



## L'art de l'éphémère

Les œuvres d'artistes polyvalents et diversifiés recueillies ici permettent de lire en filigrane l'histoire du Québec depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

MARC H. CHOKO, directeur du Centre de design de l'UQAM, signe cet ouvrage important et magnifiquement illustré, hommage à une riche création artistique et à ses auteurs.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME la vie dans les livres  
www.edhomme.com

SALON DU  
LIVRE ANCIEN  
DE MONTRÉAL

Le Centre de la Vieillesse sociale  
de Québec

29 et 30 septembre 2001

Sam. midi à 18h • Dim. 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA

Pavillon McConnell

1,400, boul. de Maisonneuve O.

GRAND CHOIX  
DE LIVRES  
ANCIENS ET  
RARES, ILLUSTRÉS,  
PREMIÈRES  
ÉDITIONS,  
BELLES RELIURES

LE DEVOIR. ADMISSION: 5.00\$ pour les deux journées

Olivieri  
librairie • bistro

COMMENT FAIT-ON ENTRER  
UN BISTRO-TERRASSE  
DANS UNE LIBRAIRIE ?  
VENEZ VOIR ...

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
Tél. : 514-739-3639  
Fax : 514-739-3630  
service@librairieolivieri.com

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Récit de la guerre contemporaine

«La vie n'est rien d'autre qu'un présage de mort», écrit l'inquiétant Paul M. Marchand

GUYLAINE MASSOUTRE

Quand il publie *Sympathie pour le diable*, en 1997, la presse salue le brûlot, tout en soulignant son écriture incandescente. Paul M. Marchand, correspondant français à Beyrouth, de 1984 à 1992, et à Sarajevo, de 1992 à 1994, a quitté le feu gravement blessé. Reporter à la radio de Radio-Canada, il a livré deux récits perturbants: *Sympathie pour le diable* (Lancôt) et *Ceux qui vont mourir* (Grasset), romans sur la guerre contemporaine et sur ceux qui la font.

À quoi servirait l'art, s'il évitait de dire les *credo*, surtout les plus incompréhensibles? Il y a des romans qui s'exposent au monstrueux. Paul M. Marchand est tatoué au fer d'une telle urgence: faire voir les pensées et les justifications qui servent, comme une anti-morale, à l'action de guerre.

*Sympathie pour le diable* traitait justement du «diable», en suivant des actes de bravoure à Sarajevo. On y allait du geste de courage à l'exaction. Le diable, c'était un sniper, médecin réanimateur dans un hôpital de jour. Le diable pouvait être chacun. Comment les supporter, ces traits en filigrane des engagés lucides, des chevronnés de la brutalité, des blessés de corps et d'âme, des kamikazes, prêts à mourir à chaque instant? L'ouvrage faisait réagir.

*Ceux qui vont mourir* récidive. C'est une plongée noire, dont le titre vient d'une formule célèbre, dont on croyait le sens ravalé pour toujours: «*Moriturus salutat*». Marchand traduit librement: «*La vie n'est rien d'autre qu'un présage de mort*». Rencontre avec un trompe-la-mort.

## Dans l'œil de la guerre

Rappelons le contexte du livre. Le Liban vit la guerre civile depuis 1975; en 1982, Israël s'affronte violemment aux factions libanaises. Le Hezbollah, d'abord sur une base d'unité islamiste, entretient une guérilla sur la formule «*représailles-dissuasion*», pleine d'opérations kamikazes. Mais, depuis 1992, son action rejoint la voie parlementaire. Cependant, au sud du Liban, la guerre n'a jamais cessé. Les populations frontalières vivent la terreur et la résistance. L'armée libanaise ne contrôle toujours pas la région. Le roman de Marchand se situe là.

Toute situation inextricable évolue lentement. Les premiers artisans de cette évolution sont ceux qui connaissent les acteurs en présence. Les reporters de guerre font partie de cette espèce spéciale, qui ne renonce jamais à la vérité. Ils montrent les mentalités en circulation, ailleurs et, nous le savons, autour de nous. Ce livre touche à bien des aspects mortifères, sans référence à la religion.

Dans un climat digne de la guerre au Kosovo, Marchand place son narrateur. Journaliste, celui-ci a rejoint «*Les Têtes brûlées*», ces «*mercenaires de presse*» qui refusent de jouer les touristes et risquent leur peau en traversant les lignes de fronts. Ses papiers et ses relations le protègent. Ce jour-là, il se rend à l'aéroport. Il est alors victime d'un tir de «*pluie fauchieuse*»: un attentat des plus stupides, puisqu'il vient d'un «*tir ami*». On regrettera plus tard qu'il s'en sorte, mais lui ou un autre, c'est là l'histoire.

## Logique de la vie étranglée

De Paris, plus tard, celui-ci écrit à son fils, âgé de onze ans, demeuré au Liban. Il y évoque onze ans de déchirements, où l'histoire s'écrit dans la fracture, entre les bravades, l'errance et le rocambolesque. «*Ma mémoire positive est quasiment vide, je ne conserve gravé que le malheur et les réminiscences oppressantes*, décrit le narrateur. *Ma boîte noire s'est changée en tombeau qui déborde. Elle ne sauvegarde que le goût du sang et celui de l'acier brillant dans les chairs, les amis morts et les départs précipités, les tentatives d'humiliation, les fausses pistes et les pertes de temps obligées, la fournaise des foires aux horreurs et ses hurlements, les innombrables cadavres et les résurrections ajournées, les larmes sulfureuses et les colères innervées de cimes irrespirables.*»



REUTERS  
Au sud du Liban, la guerre n'a jamais cessé. Les populations frontalières vivent la terreur et la résistance.

Dans son récit, on frôle les dangers incessants de la survie; les snipers, les attaques, les mines, les bombardements. Pourtant, un enfant est bien né — «*une insolence extravagante*». Les habitations en ruine, les communications coupées, le ravitaillement problématique, la vie suit son cours imprévisible, banalisé. Au lieu des plaisirs, l'enfer des disparitions irréversibles, des incertitudes, des effondrements; ce lot ordinaire des populations en guerre est leur vie.

Mais la mort, dans la guerre, gruge et avale tout. En attendant qu'elle frappe, un fil ténu unit la vie à la mort, et tant qu'il tient, il étrangle toutes les perceptions.

## La haine et le chaos, visages de la mort

Plus le récit avance, plus cela empire. Pour poursuivre ce livre, il faut comprendre qu'il n'y a pas de renseignement propre, en temps de guerre: «*la promiscuité dans la forfaiture et la saloperie, forcément, cela créait des liens, des dépendances et des complaisances*», dit le personnage, qui a choisi son camp, crachant sur l'ONU tout en continuant ses papiers. Marchand tient son homme.

Le récit aborde les méthodes de torture pour faire parler les fedayins. En particulier, les techniques utilisées par les pilotes d'hélicoptère. C'est inimaginable, insensé. «*Du moche et du fielleux à perpétuité*». Plus loin, le récit plonge dans la vengeance. On lit alors comment «*composer avec les moyens du bord, sans la diplomatie lourde et coûteuse ou les effets spéciaux. Cinq bras pour tuer. La mort, comme le retrait d'une ordure de la rue...*». Les 40 dernières pages sont atroces. La torture, multiforme barbarie, motivée par la haine, par la douleur, par la lutte contre celui qui score dans l'ombre en virtuose... — bref, la mise à mort inqualifiable est montrée. Le cynisme est dur à prendre: l'inquiétant Marchand n'est pas un moraliste.

Le bilan d'un tel livre est aussi lourd que le silence. Il vient à pic, pour réfléchir en profondeur. Déduisons-en l'incomparable prix de la paix — la paix à tout prix —, seul baume à cette écriture qui vous expose au visage: «*Dans la pagaille de la guerre, dans son ambiance de récréations illimitées et d'autonomies imparables, il est possible de formuler l'axiome des prémisses d'une authentique liberté: "Je fais ce que je veux..."*». Liberté? Il faudra discuter.

## CEUX QUI VONT MOURIR

Paul M. Marchand  
Grasset  
Paris, 2001, 251 pages

BANDES DESSINÉES

## Le neuvième art se mobilise

DENIS LORD

Comme tout le monde aux États-Unis, le milieu de la bande dessinée a été touché par les attentats du 11 septembre. À la même époque devaient se tenir à Washington deux événements majeurs dans ce qu'on appelle la bédé d'auteur: l'International Comic and Animation Festival (ICAF) et le SPX-The Expo. Organisé par le département de français de l'université Georgetown, l'ICAF accueille chaque année des auteurs américains et européens, ainsi que des conférenciers universitaires. Quant au SPX The Expo, qui devait se tenir du 14 au 16 septembre, c'est un salon rassemblant tout ce que le pays compte d'auteurs marginaux, expérimentaux ou simplement autopubliés. Des micro-éditeurs européens et canadiens y sont également présents. Les deux événements ont été annulés mais la scène américaine bédé n'a pas été longue à réagir.

Autre cible des attaques, la ville de New York est devenue depuis quelques années, selon l'auteur Matt Madden (*Black Candy*), la scène la plus importante au pays en matière de bande dessinée alternative et littéraire. «*Même si on ne se tient pas ensemble, il y a beaucoup de sous-groupes et de jeunes auteurs prometteurs*». Tout comme nombre d'auteurs new-yorkais, dont son épouse Jessica Abel, également bédéiste, Madden devait se rendre à Washington pour le SPX. Pour les bédéistes, cet événement représente une importante source de revenus et de visibilité. Pour faire face à l'épreuve, les auteurs ont décidé de se regrouper et de monter un salon parallèle, le SP-Xiles. «*Le lendemain de l'attaque, je faisais le lancement de mon nouveau livre [Odds Off, publié par Highwater] au bar Butta Fly à Brooklyn*», explique Madden. «*Au cours du lancement, avec d'autres auteurs, nous nous sommes mis à parler de faire quelque chose pour pallier l'absence du SPX. La présence de l'éditeur de Stereoscopic, Alban Kautenstrauch, arrivé de France le lundi précédent pour se rendre à Washington, a été pour beaucoup dans notre décision de monter l'événement*».

Grâce à l'envoi massif de courriels, Madden et Abel ont pu organiser et publiciser leur salon de crise en quelques heures, avec l'aide des auteurs Leela Corman, Tom Hart, Gabe Soria, Sara Varon et Ellen Lindner. Le SP-Xiles a donc eu lieu dimanche dernier à l'atelier du peintre Charlie Orr, rassemblant plus de 200 visiteurs dont 80 bédéistes. Selon Matt Madden, en outre un des organisateurs de Oubapo-America et du Comix Decode, le SP-Xiles a eu plusieurs effets positifs: «*Ça permis à la communauté des auteurs de se rendre compte qu'elle était forte et de tisser des liens; en plus de gagner de l'argent pour nous-mêmes, nous avons pu amasser 1925 \$.* Une moitié de cette somme a été donnée à la Croix-Rouge, l'autre au New York Fire Fighter's 9-11 Relief Fund.»

## Les éditeurs se mobilisent

Réagissant avec une étonnante promptitude, plusieurs éditeurs américains ont rapidement mis sur pied des projets d'albums collectifs dont les profits seront versés aux victimes des attentats. Chez Marvel,

le projet rassemble de grands noms comme Frank Miller, Stan Lee, Todd McFarlane et John Romita. Chez Alternative Comics, on a réuni 40 auteurs américains pour un recueil de bédés non fictives de 128 pages portant sur leurs expériences liées à la tragédie. La plupart des auteurs de 9-11 *Emergency Relief* sont New-Yorkais. On y retrouve Madden et Abel (*Artbabe*) mais aussi, entre autres, Will Eisner, James Kochalka, Frank Cho et Dean Haspiel.

L'éditeur Jeff Mason explique le sens de son geste: «*Je suis vraiment choqué par une partie de la rhétorique et du comportement qu'on nous sert en guise de patriotisme et je crois qu'un livre proposant une alternative à la xénophobie et à l'antagonisme est une bonne chose. J'ai demandé aux auteurs des images ou des histoires qui leur étaient personnelles, réfléchies, introspectives, qui soient liées avec leurs expériences et avec l'humanité*».

Les profits de la vente de 9-11 *Emergency Relief*, disponible en janvier prochain, seront versés à la Croix-Rouge. Pour aider à la publication de ce titre, le premier d'une série d'albums-bénéfices, l'imprimeur Quebecor a proposé à Alternative Comics un prix très bas; le distributeur, Diamond, a offert de la publicité gratuite et des dons sur sa part de profit. Pour voir des photos du SP-Xiles: [www.artbabe.com/spxiles.html](http://www.artbabe.com/spxiles.html).

lordd@caramail.com

**MAKE COMICS NOT WAR**

AS A RESULT OF TUESDAY'S NATIONAL DISASTER, THIS YEAR'S SMALL PRESS EXPO (SPX) IN BETHESDA, MD HAS BEEN CANCELED. HOWEVER, IN AN EFFORT TO COME TOGETHER AS A COMMUNITY AND CELEBRATE THE STRENGTH OF THE COMICS MEDIUM IN THE FACE OF TRAGEDY, WE ARE PROUD TO ANNOUNCE

**SP-XILES**

**BROOKLYN'S FIRST EMERGENCY COMICS CONVENTION**

EVERYONE WHO PLANNED ALL YEAR TO COME TO SPX (THE SMALL PRESS EXPO) AND MADE NEW BOOKS: EVERYONE WHO IS MISSING ALL THEIR COMIX FRIENDS: EVERYONE WHO LOVES COMIX AND HATES TERRORISM: COME TO SP-XILES!

FOR MORE INFORMATION:  
<http://www.artbabe.com/nycevents.html>

**FREE**

51-55 NASSAU AVENUE, APT #2A  
CORNER OF GUERNEY AND NASSAU  
SUNDAY, SEPTEMBER 16 NOON-6PM

SPECIAL THANKS TO CHARLIE ORR

SOURCE SITE SP-XILES

L'affiche de SP-Xiles

C'est toujours la même histoire.

La Bible, mieux écrite que jamais.



Traduction entièrement nouvelle par 47 écrivains et spécialistes de la Bible. Six années de travail. 3 200 pages. En librairie. 59,95 \$.



## VOUS SOUVENEZ-VOUS?

FRANÇOIS HUDON  
LE PARC JARRY DE MONTRÉAL

LE PARC JARRY DE MONTRÉAL

À travers le parc Jarry, c'est Montréal et tout le Québec qui se rappelle son histoire.

François Hudon  
15 sur 23 cm • 204 pages • 2-89381-811-0 • 18,95 \$

## LA FAMILLE VAN HOUTTE

Les Québécois ont découvert le goût du vrai café grâce à la famille Van Houtte.

La famille VAN HOUTTE  
L'histoire d'un bon café  
Erick Van Houtte

Erick Van Houtte  
15 sur 23 cm • 258 pages • 2-89381-705-X • 18,95 \$

Les Éditions LOGIQUES inc.  
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6  
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES





# LIVRES

LE FEUILLETON

## La virtualisation de l'homo sovieticus

**E**n 1921, un poète russe, Vélimir Khlebnikov, écrivait *La Radio du futur*, un court texte où il faisait l'apologie de la radio. Celle-ci, à l'en croire, allait nourrir la conscience du pays «d'essais de nouvelles de la vie intellectuelle», y faire dominer l'esprit sur la force, le bon conseil sur la menace et la peur, conduire le peuple aux «sommets neigeux de la pensée humaine». Mais attention! ajoutait Khlebnikov: «[...] le moindre arrêt de travail de la Radio risquerait de provoquer la pâmoison mentale du pays, une perte de conscience temporaire».

et qu'il a obtenu cette année, pour *Homo Zapiens*, deux prix en Allemagne, le prix Richard-Schönfeld et le prix Osterfestspiele Sazburg. C'est donc déjà un auteur cosmopolite et dont on parle.

Et pour cause! Frondeur, vitriolique, génial, délirant, souvent hermétique, il est un fabuleux conteur! Et comme il nous raconte la Russie d'aujourd'hui, c'est-à-dire celle en train d'émerger à travers les décombres de l'ancienne, nous en redemandons. Et d'autant plus que, la Russie n'ayant mis que dix



Jean-Pierre Denis

ans pour ingurgiter ce que l'Amérique a mis cinquante ans à construire et à assimiler, nous comprenons encore mieux les effets dévastateurs de ce monde aujourd'hui dominé par la publicité et les marques auquel nous avons fini, nous, par nous habituer. Là-bas, c'est à coup sûr la «pâmoison mentale», la perte de tout repère.

ans pour ingurgiter ce que l'Amérique a mis cinquante ans à construire et à assimiler, nous comprenons encore mieux les effets dévastateurs de ce monde aujourd'hui dominé par la publicité et les marques auquel nous avons fini, nous, par nous habituer. Là-bas, c'est à coup sûr la «pâmoison mentale», la perte de tout repère.

### Les pouvoirs de la publicité

Ce roman met en scène Babylen Tatarski, un littéraire qui, faute d'emploi dans sa spécialité, se retrouve concepteur publicitaire («creator», pour être plus juste) sur les conseils d'un ancien camarade de classe rencontré par hasard. Appartenant à la génération «P» (P pour Pepsi), comme ses parents appartenaient à celle de Brejnev, il a vu un nouveau monde surgir devant ses yeux, envahir son esprit, détruire ses anciennes croyances, comme celle en l'éternité des grandes œuvres en laquelle ses professeurs lui avaient appris à croire. Bien qu'il ne puisse dire que ses professeurs n'y croient plus, il sait, lui, que quelque chose a changé, parce que «l'espace même vers lequel ils tendent aujourd'hui leur regard s'est «ratatiné jusqu'à la taille d'un moustique écrasé sur le pare-brise de l'esprit».

Dorénavant, d'autres «paysages» y défilent de part et d'autre, et c'est avec l'outrance d'une intelligence hallucinée et possédée que Pelevine les fait défiler, d'abord avec une certaine mesure, un certain réalisme, puis de manière de plus en plus débridée, excessive, schizophrénique. Nous passons progressivement d'un univers qui, bien qu'instable, appartient encore au réel et aux choses observables, à un monde qui se dévoile comme pure virtualité sous l'effet combiné et cumulatif des drogues (amanite tue-mouches, Coke, LSD), de la publicité et de la vir-



SOURCE SEUL

L'écrivain Victor Pelevine.

tualisation des hommes politiques soumis au traitement 3D... Car l'on découvre que les hommes au pouvoir ont été remplacés à la télé par leur clone numérique! Et tout cela traversé par des incursions mythologiques au pays de Babylone, qui devient en quelque sorte la réserve onirique, le *deus ex machina* de cette maison de fous.

Il y a dans ce récit des moments lumineux, brillants, animés de la plus vive intelligence (il faut voir le nombre de slogans publicitaires inventés par l'auteur pour voir à quel point il maîtrise parfaitement les concepts marchands aussi bien que les ressorts psychologiques qui les rendent efficaces), et d'autres où nous sombrons dans un abîme de perplexité et de confusion. Mais tout cela est sans doute voulu. On ne met pas d'ordre dans un monde qui n'en a plus, on exagère plutôt ses lignes de force pour mieux en dégager les ressorts. «Répetons cette conclusion de la plus haute importance: de la même manière que le téléspectateur ne souhaitant pas regarder un pavé publicitaire zappe d'une chaîne à l'autre, les technomodifications instantanées et imprévisibles zappent le téléspectateur lui-même. Passant à l'état d'homo zapiens, il devient une émission de télé dirigée à distance [...] un film sur le tournage d'un autre film diffusé à la télé dans une maison vide.»

On le voit, Pelevine ne peut

pas être un auteur populaire, malgré quelques passages d'une grande drôlerie, notamment lorsque Tatarski se retrouve sous l'effet de la fausse oronge (amanite tue-mouches). Il est habitué par un sens de l'analyse (psychanalytique, sociologique, médiatique) qui ne peut que le rendre indigeste à la majorité — qui risquera d'ailleurs d'être insensible à l'ironie douce-amère de son avertissement: «Toutes les pensées qui peuvent passer par la tête du lecteur sont soumises au copyright. Méditer sur elles est interdit sans une licence appropriée». Bien sûr, Pelevine pousse parfois le bouchon un peu loin, comme un enfant qui n'aurait pas encore appris ses limites, mais il y a en lui une telle intelligence, une telle puissance créatrice qu'on ne peut que lui pardonner ses excès. A lire, absolument.

denisjp@videotron.ca

### HOMO ZAPIENS

Viktor Pelevine  
Traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorain  
Éditions du Seuil  
Paris, 2001, 313 pages



### ROMAN QUÉBÉCOIS



A CANADIAN PACIFIC HOTEL

Le Château Frontenac, Québec, sérigraphie anonyme réalisée pour Canadien Pacifique Ltée

## Vue sur le château

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Georges-Hébert Germain est né dans un village qui s'appelait Les Ecureuils. Ce village, à quelques dizaines de kilomètres de Québec, s'est fondu depuis à la plus grande municipalité, Donnacona. Son père était laitier, distribuant le lait produit par les fermes laitières d'autres membres de sa famille. Et quand Georges-Hébert Germain était petit, il se faisait photographier, avec ses frères, sœurs et cousins, alors qu'il aidait les vaches à traverser la route, par les touristes qui filaient en voiture vers Québec.

Le Château Frontenac, ce haut lieu du tourisme de Québec, a donc toujours fasciné Georges-Hébert Germain. L'auteur a succédé, qui a signé, on le sait, la biographie de Céline Dion et celle de Guy Lafleur, n'y a pourtant mis les pieds pour la première fois qu'après avoir entamé la vingtaine, alors qu'il était reporter à *La Presse*. Depuis, il y descend fréquemment, lors de ses séjours dans la vieille capitale. Et la proposition de son éditeur Ara Kermoyan, de faire un roman sur le sujet, lui a donné matière à réflexion.

«Au début, j'avais pensé faire un genre de documentaire sur le château. Et puis, je me suis rendu compte que ce type de livre ne m'intéressait pas». Georges-Hébert Germain a donc écrit un roman, bien documenté, mais qui compte aussi une dimension fantastique, puisque l'ouvrage met en scène deux personnages qui ne vieillissent pas à travers le siècle.

Aussi, le François de son dernier roman, intitulé *Le Château*, et qui trace un portrait de cette institution hôtelière à travers le dernier siècle, c'est un peu lui, admet-il en entrevue. Tenté par les modes, participant aux manifestations de son siècle, passant par exemple de la tentation fasciste au courant beatnik, il est aussi prompt à changer d'idée, indécis, critique.

La sœur de François dans le roman, c'est Odile, une fille de chambre du Château, plus discrète, plus réservée que son frère, moins naïve aussi, dit l'auteur en entrevue.

Les deux traversent donc l'histoire en en goûtant chaque développement, artistique, politique.

«Le Château Frontenac était ain-

si devenu, dans ces années 1920, le lieu d'entrée de la modernité à Québec, lieu de grande créativité aussi, où se rencontraient, dans une atmosphère fort excitante, de nombreux artistes canadiens, américains, européens, les meilleurs, travaillant le bois et le bronze, le fer et le verre, la pierre et le plâtre, créant ensemble un bel objet de luxe, de gloire et de beauté. Un bel objet de controverse», écrit Germain.

En effectuant des recherches pour ce roman, Germain a redécouvert certains aspects de l'histoire du Château Frontenac. Le fait que Samuel de Champlain est probablement enseveli sous ses fondations par exemple. Le fait aussi que sous la basilique Notre-Dame-de-la-Paix se trouvent les ossements de plusieurs figures de l'histoire du Québec, de Vaudreuil ou de M<sup>e</sup> Laval. Ou encore cette anecdote selon laquelle le cœur du comte de Frontenac lui-même aurait été réexpédié en France, après sa mort, et demeurait introuvable...

Avec un représentant des services techniques du Château, Georges-Hébert Germain en a visité les moindres recoins. Aussi, décrit-il avec beaucoup de détails l'époque dorée où le Château Frontenac comptait ses propres ateliers, sa propre boulangerie ou ses propres ateliers de confection de costumes. Dans les salles du prestigieux hôtel, avant l'avènement de la télévision, on trouvait jadis une salle d'écriture, et la salle de bal abritait un orchestre, celui de Gilbert Darisse, toujours au dernier goût de l'heure. Défilant les uns après les autres, ces modes furent bel et bien une histoire, celle d'un hôtel dont le conseil d'administration a longtemps été formé uniquement de très riches anglophones, ou qui a abrité certains locataires permanents prestigieux, dont les anciens premiers ministres Maurice Duplessis et Daniel Johnson. Décrit comme un lieu de pouvoir, il est aussi l'un des seuls endroits du Nouveau-Monde où l'on peut encore, avec un peu d'imagination et de nostalgie, mener, le temps de quelques jours, une vie de châtelain.

### LE CHÂTEAU

Georges-Hébert Germain  
Art Global  
Montréal, 2001, 369 pages



### Le Donneur de songes

roman  
Patrice Dion

Ce roman donne vie à un Québec ambigu, dont les habitants trempent, à leur insu ou volontairement, dans un complot ourdi contre eux-mêmes. Depuis les sphères de la politique et de la haute finance jusqu'au domaine des amoureux ordinaires, de Montréal à Chibougamau, tous explorent un univers déroutant, que le *donneur de songes* contamine.

Distribution : Prologue

ISBN : 2-92245-58-6  
700 pages • 32,95 \$



LES ÉDITIONS VARIA  
5<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE!

C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4  
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128  
www.varia.com



## La radio de toutes les cultures

Stanley Péan

Dimanche 11h

Bouquinville

Réalisation : Claude Godin

CHAÎNE

culturelle radio

100.7 FM  
Montréal

95.3 FM  
Québec

LES ARTS

Le Mois de la photo



SOB (Son of a Bitch), 1999, de Marita Liulia.

MOIS DE LA PHOTO

# Un potentiel révolutionnaire insaisissable

## PROJECTS FOR A REVOLUTION

Commissaire: Jan-Erik Lundström  
Lene Berg, Johanna Billing, Jonas Dahlberg, Mats Hjelm, Marita Liulia, Annee Olofsson, Adrian Paci, Tracey Rose, Sanna Sarva, Martin Sjöberg, Sophie Tottie

## JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

C'est une assemblée de grands portraits de femmes aux regards anxieux qui accueille le visiteur de cette exposition. Intitulée *The Face of all your Fears*, cette œuvre inaugurale de Annee Olofsson instaure dès le départ un climat d'inquiétude et prépare le spectateur à recevoir ce qui va suivre.

Et ce qui suit laisse effectivement dubitatif: un match de boxe d'une durée de 33 minutes qui ne se distingue en rien de ceux que l'on voit dans les réseaux de télévision consacrés aux sports. Désarmé, on poursuit son parcours et on tombe sur une séquence de six photographies de Mats Hjelm.

Intitulée *Disagrement*, cette empoignade entre deux hommes se présente comme un viril ballet. Les peaux soigneusement maculées de sang et de sable et le caractère sculptural des prises font que l'on assiste ici à une forme d'érotisation et d'esthétisation de la violence à la fois discutable et convenue. De l'autre côté de la cloison, on propose au visiteur une autre projection vidéo, celle-ci a été réalisée par Mats Hjelm. D'une durée de 45 minutes, elle est accompagnée d'une trame sonore envahissante, pour ne pas dire assourdissante. Bien qu'ils soient beaux et touchants, ces chants d'appels révolutionnaires sont audibles d'où qu'on se trouve dans cet espace maladroitement délimité. Non seulement l'omniprésente trame son-

ne gâche la totalité de l'exposition, cette dernière met en évidence un problème crucial et déterminant pour l'avenir de l'art contemporain, à savoir la difficile, voire l'impossible coexistence des arts plastiques et de l'image électronique accompagnée de sons.

## Tohu-bohu

Le son de cette installation vidéo, combiné à celui des autres pièces vidéographiques, contamine les œuvres silencieuses (dont *Horizontal Sliding*, de Jonas Dahlberg, lent déplacement méditatif qui semble très juste) présentées dans cette exposition «qui ne clame rien de moins qu'une renaissance des avant-gardes et d'une dimension utopique dans les arts visuels contemporains». Même si nous étions prêt à fournir l'effort de concentration requis lorsqu'on se retrouve devant un programme aussi ambitieux et dans d'abominables conditions de présentation, les œuvres ne passent plus. Rien à faire, elles sont littéralement gommées par ce tohu-bohu. Les organisateurs de cette édition du Mois de la photo devraient se demander sérieusement ce qui guide leurs actions. Vu l'abondance et la longue durée des réalisations vidéographiques (près de 200 minutes au total), l'espace du Marché Bonsecours était manifestement inadéquat. Il en résulte une impression de travail bâclé. Manquer à ce point d'égards envers les œuvres oblige à se demander si les organisateurs ne sont pas tout simplement dépassés par l'ampleur de la création introduite par les artistes et le commissaire invités.

En dépit de ces conditions de réception pénibles, nous avons tenté de percer le mystère de la thématique multidirectionnelle proposée par le commissaire. Il se trouve en partie dans cette œuvre bien calibrée de Johanna Billing, projection vidéo qui s'intitule *Project for a Revolution*. C'est probablement de

cette œuvre que provient le titre général donné par le commissaire. De quoi s'agit-il au juste? On y voit à plusieurs reprises un jeune homme descendant les escaliers d'un collège. Il tient précieusement sous le bras un porte-documents et sa descente est entrecoupée de plans montrant une classe d'élèves attendant on ne sait trop qui, et d'autres plans rapprochés montrant un photocopieur qui crache des pages blanches. En liant ces trois informations différentes, le regardeur attentif — s'il y en a encore dans la salle — suppose qu'il se trame quelque chose, que l'on complot. Un projet de révolution peut-être? Mais de quel ordre? Cela reste suspendu, cela appartient au non-dit.

Laisser les choses en suspens, ne pas dire les choses nommément, voilà ce qui pourrait être le *modus vivendi* de cette exposition. Le commissaire emprunte plusieurs pistes à la fois, sans trop insister sur une direction, abordant un sujet et lâchant aussitôt prise, d'où le sentiment persistant d'être confronté à un insaisissable potentiel révolutionnaire. Il est écrit dans le résumé du catalogue de l'exposition que «Par sa perspective avant-gardiste, cette exposition ne saurait ainsi se définir à l'intérieur du seul champ de l'art: elle vise au contraire à réanimer les liens entre la vie sociale et les institutions artistiques». On ne demande pas mieux que de croire à une pareille bonne volonté de changement. Encore faut-il se donner les moyens de l'exprimer clairement.

# Mouvements hypnotiques

MARIE-ÈVE CHARRON

De grosses pointures attendent le visiteur qui se rendra au Marché Bonsecours, quartier général du Mois de la photo (MdP). Il s'agit de Mark Lewis et des sœurs Wilson, Jane et Louise, dont les œuvres risquent de mobiliser toute l'attention et, par conséquent, d'atténuer le sérieux sentiment de déception éprouvé au passage de l'exposition *Projects for a Revolution* qui occupe les salles précédentes. Du reste, on peut s'interroger sur les raisons qui ont motivé l'intégration des travaux de Lewis et des sœurs Wilson au parcours du MdP. Non pas qu'ils ne répondent pas au thème de la présente édition qui fait du pouvoir de l'image son terrain de réflexion. Mais il convient plutôt de soulever la question à savoir si, seulement, il y a des images auxquelles un discours sur le pouvoir ne ferait pas? A n'en pas douter, la multitude d'angles d'attaque possibles peuvent justifier une sélection d'images aussi variées que nombreuses.

Or, il faut croire qu'une thématique de travail, à défaut d'être resserrée, risque fort bien de rater sa cible. Qu'elles seraient en effet les conditions minimales pour que des regroupements d'œuvres d'après la logique de l'événementialité ne se résument pas à de simples appâts laissant le visiteur sur sa faim? N'allez pas conclure par là qu'il faille boudier les œuvres de Lewis et des Wilson. Au contraire c'est beaucoup pour celles-ci que le détour en vaut la peine.

*Parliament* (1999) des Wilson se présente comme une pièce de dimensions réduites dont deux des angles sont occupés de part et d'autre par des écrans vidéo imposants. S'y déroule un manège obsessionnel au cours duquel le spectateur assiste à l'exploration compulsive du Parlement britannique, de ses bas fonds comme de ses salles protocolaires. Désertés, ces lieux se composent devant le regard pour se décomposer, aussitôt avalés par le travail scrutateur de la caméra qui suit la surface des corridors et des cabinets par de longs mouvements continus soulignant la géométrie inflexible des lieux. La fascination pour ces images tient au fait que l'examen inquiet, dans sa soif insatiable, conduit paradoxalement à l'égarer de celui qui regarde, lequel, toutefois, est à même d'apprécier le lustre des matériaux (bois vernis, cuir capitonné, tapis et parquet ciré) qui font la riche texture de ces espaces. La vie sonore des lieux n'a pas échappé non plus au travail d'amplification qui fait la pâture de tout le dispositif. Traqués de trop près, les lieux et ce qu'ils abritent prennent des airs inquiétants.

## Lenteur cultivée

Au sortir de cette chambre aux effets oppressants, les trois œuvres vidéo de Mark Lewis, détonnent par leur déroulement dont la lenteur est cultivée par l'absence d'action enlevante ou de rebondissement. Depuis qu'il visite le langage cinématographique, le travail de Lewis se compose de courts films qui, au détriment d'avoir le récit narratif comme structure, privilégient l'isolement d'un des éléments propres au cinéma pour en examiner le fonc-

tionnement. Les mouvements de la caméra, par exemple, reçoivent une attention capable de les magnifier, comme dans *North Circular* (2000), où un lent déplacement avant fait d'un bâtiment abandonné son point de mire. La séquence de quatre minutes nourrit les attentes du spectateur qui compte bien, au terme de ce long mouvement effectué par la caméra, apercevoir enfin les individus qui se trouvent sur l'un des étages de l'édifice en ruine. Pourtant lorsque la caméra arrête sa course, un déplacement du cadrage maintient les personnages hors champ, laissant ainsi insatisfaite la curiosité scopique malicieusement mise en branle au préalable.

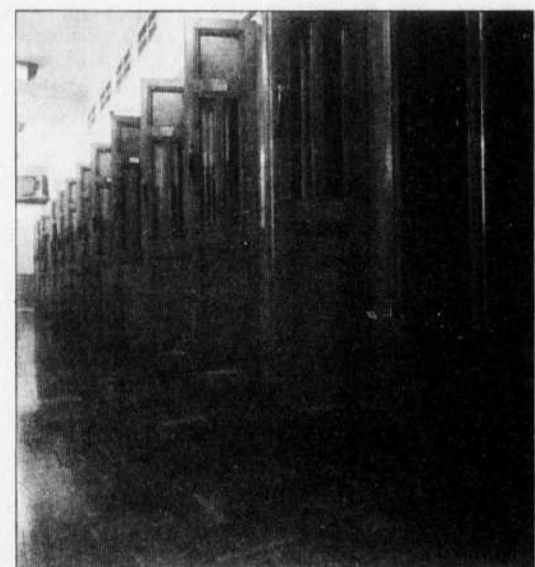
Dans le registre aussi du banal, *Centrale* (2000) fait voir une discussion entre deux individus au coin d'une artère très passante. La séquence garde pourtant le spectateur en alerte pendant plusieurs minutes à partir du moment où il cherche la cause des incongruités qui surviennent sans prévenir dans l'image. L'astuce, qu'il convient ici de ne pas révéler, est d'une simplicité désarmante ce qui n'a rien pourtant pour enlever à son efficacité. La force du travail de Lewis repose beaucoup sur sa capacité d'insuffler à des détails une importance insoupçonnée au point de faire ralentir le spectateur habituellement gavé de films d'action. Hollywood ici essaie un revers.

## PARLIAMENT

Jane et Louise Wilson

## CENTRALE, NORTH CIRCULAR, SMITHFIELD

Mark Lewis  
Marché Bonsecours  
350, rue Saint-Paul Est  
Jusqu'au 21 octobre



SOURCE MOIS DE LA PHOTO

Press Gallery, House of Lords, Parliament, 1999, de Jane et Louise Wilson.

# ALICA

ALLIANCE POUR LA CIRCULATION DE L'ART

**8 MANŒUVRES EN QUÊTE D'UN TERRITOIRE**

**MANŒUVRE 4**  
**PHILIPPE CÔTÉ/AMI DES RUINES**  
**Dimanche 30 septembre à 17 heures**  
**ÉTANT DONNÉ, LA RUINE DU VIADUC ET L'ÉTABLISSEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE, QUE FAUT-IL PRÉVOIR DE PLUS... QU'OU DONC?**  
VERNISSAGE: COÏN BERRI ET SHERBROOKE À MONTRÉAL.  
EXPO: DU 28 AU 30 SEPT. DANS LES VITRINES DU 813 RUE ONTARIO EST  
[www.venusvolante.org/amidesruines](http://www.venusvolante.org/amidesruines)  
← 22 SEPTEMBRE: DANYÈLE ALAIN

3 imperial

INFORMATIONS: (450) 372-7261

*Des couleurs de l'automne...*

**Trois-Rivières et Nicolet**  
Les vitraux de deux cathédrales, la poésie du Festival international, la découverte de l'Arbre de mots.  
**30 septembre**

*Du plaisir de rêver...*

**La littérature romantique**  
Conférence de Francine Sarrasin au Salon du livre de Montréal.  
**16 novembre**

En préparation: un voyage à Paris au printemps 2002!

**(514) 276-0207**

*Les beaux détours*

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

## LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL

présente

«Moose émergen», Charles Pachter, 2000.

**Du 29 septembre au 30 novembre 2001**

**CHARLES PACTHER**  
«Mythes et légendes»  
Commissaire: Paul Lussier

**SOFIE FÉKÉTÉ**  
«Faucheuse conditionneuse»

**«MOI MES SOULIERS»**  
«TÊTE EN TÊTE»  
Projets d'arts réalisés par les étudiants du secondaire du Séminaire de Chicoutimi  
Commissaire: Luc Gauthier

**23, rue Ambroise-Fafard (418) 435-3681**

LE CENTRE D'EXPOSITION EST SUBVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC.

## GALERIE BERNARD

JOSEPH-RICHARD VEILLEUX (R.C.A.)  
*Hommage de rêves primaires*  
Jusqu'au 13 octobre

90 av. Laurier Ouest Tél.: (514) 277-0770  
mardi au vendredi: de 11 h à 18 h, jeudi jusqu'à 20 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous  
ÉVALUATION — EXPERTISE — SUCCESSION

Œuvres récentes

## Serge Clément

*Parfum de lumière*

L'exposition se poursuit jusqu'au 6 octobre

## GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

**DESSIN & CREATIVITÉ**  
AVEC BRUCA ROBERTS

**Atelier de dessin du 17 au 21 octobre**  
Dans un cadre enchanteur au cœur des montagnes des Cantons de l'Est, venez vivre une semaine d'épanouissement créatif où le dessin est l'outil privilégié pour faire émerger votre force créative.  
**Information et réservation (514) 849-1001** MIMIBOURG

## À la découverte du PARADIS

LE PACIFIQUE SUD AVEC COOK ET BOUGAINVILLE

**DU 17 MAI AU 8 OCTOBRE**

Musée Fort STEWART au Fort Île Sainte-Hélène Métro Île Sainte-Hélène

Ouvert tous les jours - 10h à 18h Info: (514) 861-6701

Québec www.stewart-museum.org